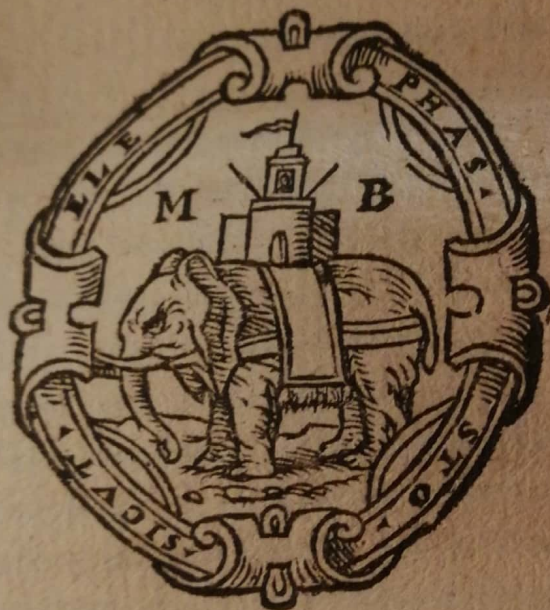


LE RECVEIL DE
POESIE FRANCOYSE,
PRINSE DE PLUSIEURS
Poetes, les plus excellentz
de ce regne.

*



A PARIS.

Par la veufue François Regnault, à l'en-
seigne de l'Elephant.

1555.

LE RECUEIL DE
POÉSIES FRANÇOISES
PRINCE DE BRUNSWICK
Paris chez les Citoyens
de la République



A PARIS

Par la vente des Manuscrits de la
Bibliothèque Nationale
1795

TRADUCTION D'VN EPI-
gramme de Martial, commençant:

Vitam qui faciunt beatricem.

Par Clement

Marot.



Oicy amy si tu le veulx scauoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie
auoir:

Successions, non biens acquis à
peine,

Feu en tout temps, maison plaisante & saine,

Iamais proces, les membres bien dispos,

Et au dedens vn esprit à repos,

Sage simplesse, amys à soy pareilz,

Table sans art, & sans grands appareilz.

Facilement avec toutes gens viure,

Nuict sans nul soing, n'estre point pourtāt yure.

Femme ioyeuse, & chaste neammoinz,

Dormir faisant que la nuict dure moins,

Plus haut qu'on n'est, ne vouloir point attendre.

Ne desirer la Mort, ny ne la craindre:

Voyla amy si tu le veulx scauoir,

Qui faict à l'homme heureuse vie auoir.

Aultre. par l'esleu Macault.

Biens successifz & non acquis à peine,

A ij

LE RECUEIL DE

Terre fertile, & feu qui tousiours dure,
 Iamais proces, peu de charge en vn regne,
 L'esprit posé, forte & saine nature,
 Simplesse saige, amys de sa mesure,
 Doulx entregent, repas non superflus,
 Nuiet non troublée: ains deliure de cure,
 Femme ioyeuse, & pudique au surplus,
 Vn dormir court qui les nuitz ne mesure,
 Ce que lon est vouloir estre, & non plus,
 Ne desirer la mort, ne craindre aussi,
 Font viure l'homme heureux & sans soucy.

Les Eschez.

Puis que de vous i'ay appris les eschez,
 C'est bien raison que les miens vous sachez.
 Je metz auant au lieu de huit pions
 Propos hardiz ainsi que Scipions,
 Qui combatant assaillent la barriere,
 Sans en veoir vn iamais tourner arriere:
 En chascun front, les deux Rocz sont l'office
 Ma foy constante, & mon loyal service,
 Et mes desirs prometteurs mensongiers,
 Seruent de folz volages & legiers.

Les cheualiers sont mes escriptz & vers
 Qui font vn sault aux autres tous diuers:
 Pour dame y est mon esperance prise,
 Iamais oy sine, & de grand' entreprise,

En fin vn cœur qui long temps fut à moy,
Est ores vostre, & le chef, & le Roy,
Ferme & rassis, sans guieres se bouger.
Car mieulx ailleurs il ne pourroit loger.
D'assez de lieux il se sent deffié:
Mais il est tant de vous fortifié,
Que tous perdrons du mal l'intelligence,
Ayant Dieu, vous & ma diligence.

Enigme.

Homme ne suys, oyseau poysson ne beste,
Sans poil, sans peau, sans pidez, bras, iam
be ou teste.

Entendement ny aucune raison,
Communement ie loge en la maison
Des plus oysis, assaillant foyble & fort.
Ce m'est tout vn, ie fais par tout effort.
Ie cours de iour aussi bien que de nuit,
Ie suis celuy qui trop au dormir nuyt.
Et au repos, & combien que n'ay bouche,
Quand il me plaist les vns ie poingrz & touche,
Si tres au vif, qu'en me cuydant surprendre,
Ilz font douleur à leur chair blanche & tendre,
Tant que le sang en sort en maintz endroitz:
Non plus ie crains le peuple que les Roys,
Brief ie suis tel que ie fais l'impossible.
Car ie me rendz, quand ie veulx invisible,

LE RECUEIL DE

Et soit hyuer ou esté ie suis nud.
Voilà pourquoy d'un chascun suis cougneu.

Compte nouveau.

VN bon esprit quand le beau iour l'esueille,
Soubdain cognoist que ce n'est de merueille,
Si en ce pauvre & miserable monde,
Prou de malheur & peu de bien abonde,
Par ce qu'il veoit, tout bien & quis compté,
Plus y a voir, de mal que de bonté.
Je dis cecy me souvenant d'un compte,
Lequel fut tel que certes i'ay grand honte,
Toutes les fois que i'y tourne à penser,
Et si n'estoit qui i'ay peur d'offenser,
La netteté de noz chastes aureilles,
Je le ferois, & vous orriez merueilles,
Touchant le fait de certains malefices:
Mais s'il est vray que les propos de vices,
Sont moins nuysantz aux espritz vertueux,
Luc de vertu, les actes fructueux,
A gens peruers ne sont bons & vallables,
Faire le puis: car voz meurs tart louables,
Ia n'en seront pires (comme ie pense)
Or dit le compte (afin que ie commence,
Vous racompter ces estranges nouvelles)
Qu'a Tours estoient quelques sœurs assez belles,
De beau maintien & bonne contenance,

De quel estat, ie n'ay point souuenance,
 Sil me fut dit qu'en religion feussent,
 Ou qu'autrement de Nonne le nom eussent :
 Mais tant y a, que de leur compaignie
 Autant estoient, que Nonne signifie,
 Il suffiroit pour fournir vn couuent.
 Ces belles sœurs comme il aduient souvent.
 Que l'on n'a pas tousiours avecques soy
 Gens de sa sorte, & de pareille foy
 Ne scay comment s'estoient accompagnées
 De quelque rousse, ayant maintes menées,
 Mainte trafique, & plusieurs petitz tours,
 Aultresfois faietz en la ville de Tours.
 A dire vray à peine eust on sceu faire,
 Vne alliance au monde plus contraire:
 Car celle la estoit d'aultre stature,
 D'autre façon, de toute aultre nature,
 Que ses neuf sœurs, lesquelles gentement
 Se contenoient, & fort honnestement
 Taschoient garder fermeté immuable:
 Mais celle rousse estoit plus variable,
 Plus inconstante, & trop moins arrestée,
 Que n'est la plume au vent mise & iectée,
 Ou l'eau qui court par ces prez verdoyans,
 Qu'en aduient il? en tas de gens n'ayans
 Aultre soucy que d'auoir bon loysir,
 De satisfaire à leur mondain plaisir.

LE RECUEIL DE

Voyans ces sœurs & leur compaignie telles,
Tindrent propos de se ruer sur elles,
Et en commun les trousser sur les rancs,
Sans aduiser qu'il estoient tous parens,
Freres germains, la plus part & cousins,
Ny sans auoir honte de leurs voisins.

Or pour iouyr d'elles plus aisément,
Ilz feirent tant que tout premierement
Furent par eulx celles là que i'ay dit.
Laquelle auoit tout moyen & credit
Enuers les sœurs, & si estoit propice,
Pour faire aux gens tout plaisir & seruice,
En tel endroit, selon leur vueil & guyse.
Se voyant dont incitée & requise,
Par telles gens, l'habille maquerelle,
Delibera de porter la querelle,
De leur legiere & folle volenté,
Pour de ses sœurs vaincre la fermeté.
Tant tournoya, tant vint & tant alla,
Que d'une ou deux la constance esbranla.
Et à la fin si bien la conuertit,
Que tout à plat sur le champ l'abbatit,
Dont aux gallantz moult ioyeux & contens,
Qui ne cherchoient pas meilleur passetemps,
Creut le desir avecques l'esperance,
D'auoir la reste au pourchas & instance,
De celle là qu'ilz feirent prou trotter,

POESIE FRANCOYSE.

Sans luy donner le loysir d'arrester:
 Mais bien souuent si l'un d'eulx se mettoit,
 La pouure sotte aux piedz foulée estoit,
 En recompense, & pour mieulx luy apprendre
 A se hastier, à celle fin de prendre,
 Et attraper les sœurs plus cautelement.
 Ce qu'elle feit, de sorte que vrayment:
 Les pouures sœurs avecques leur constance,
 Ne sceurent tant faire de resistance
 Al importun & ardent appetit,
 De ses gens là, que petit à petit,
 Soubz tant d'effors, soubz tant d'assaulx diuers
 Toutes à la fin ne cheussent à l'enuers,
 A quoy aussi celles qui se laissoient
 Ainsi gagner, aydoient & s'efforcoient,
 Pour le plaisir de ses bons gaudisseurs,
 Arwyner quelqu'une de leurs sœurs,
 Tant bien appris auoyent l'art & l'adresse
 De celle là, qui en estoit maistresse.
 Quant aux gallantz, tāt creut leur ardeur grāde,
 Et pour vn temps fut si chaulde & friande,
 Qu'à chascun coup qu'ilz se prenoient à elles,
 Contens n'estoient d'une ou deux des plus belles:
 Mais bien taschoient ces hommes peu rassis,
 A leur coucher en auoir cinq ou six.
 Conclusion quand tout fut despendu,
 Et le beau temps trop follement perdu,

LE RECUEIL DE

En les laissant toutes desamparées,
Fort mal en ordre, en maintz lieux esgarées,
Du pied au cul gentement leur donnerent,
Puis à la fin vous les habandonnerent,
A tous venans, chose presque incroyable,
Et neantmoins certaine & veritable.
Dont on deueroit faire inquisition,
Et quant & quant iuste punition.

Genealogie des Roys de France, par
le Seigneur des Essars.

FRancoys le franc qui des francz choiz,
Fut des francz mis sur les Francoys,
Sans sentir de tribut souffrance,
Les Francoys affranchis de France.
D'iceux Francoys francigenez,
Priamus & Marcomenez,
Anthenor & Genebaldus,
Furent les quatre premiers Ducz.
Depuis Pharamon Claudius,
Phildebert & Meronius,
Furent premiers Roys paganiques,
Et cinquante deux catholiques,
Ont succedé noz tributaires,
Trois Roys Clouis, quatre Clotaires:
Deux d'Angobers, trois Chilperis,
Trois Childebers, deux Childeris.

POESIE FRANCOYSE

Trois Theodoris, & Lothaire,
 Vn petit Pepin debonnaire,
 Vn Hugues, vn Robert, vn Henry,
 Et vn Iean prisonnier marry.
 Huiet Charles treshaultz & puissans,
 Et six Philippes florissans.
 Douze grandz Roys Loys nommez.
 De Dieu & des hommes aymez
 Puis vn Francoys de hault renom,
 Plus que Cesar digne de nom.

Aultre Enigme.

T Rois compagnons de Basle bien en ordre
 Et tant pollis quil n'y a que remordre,
 Mieulx vsitez aux perilz & hazardz,
 Que trois Hectors, ou bien que troys Casars,
 Doient en brief (ainsi comme lon dit)
 Estre aduancez, voire en si grand credit,
 Que plusieurs gens de legiere creance,
 Mettront en eulx leur foy & esperance,
 Se promettant (moyennant leur adresse)
 Ou tout malheur ou bien grande richesse:
 Pource qu'ilz ont ceste noble vertu,
 Que nul d'entre eulx ne fut onc abatu,
 Ny ne sera, d'honneur qui l'importune,
 Tant sont douez de prudence & fortune:
 Et ont eulx trois autant de force encores,

LE RECVIEL DE

Qu'il en y a en soixante & troys Mores,
 Ou qu'ilz auront autant d'eulx de flateurs,
 Qui les tiendront comme legislateurs,
 Et les croyront mesmes sans mot sonner:
 Mieux que plusieurs par beaucoup raisonner.
 Je ne sçay pas s'ilz sont freres germains:
 Mais à les veoir au meillen des humains:
 Ilz sont trop mieulx l'un l'autre ressemblant,
 Que troys pigeons ou troys papillons blancz:
 Et si sont tous d'une haulteur ce semble.
 Ilz ne vont point qu'ilz ne marchent ensemble,
 Et quelque fois ne se trouuent que deux,
 Mais ces deux là ne sont moins hazardeux,
 Que si les troys estoient en la presence.
 Je ne diray meshuy ce que i'en pense.
 Ainsi que bien de brief tout se scaura:
 Mais pour le moins scachez qu'il y aura,
 Entre ceulx là qui suyront leurs comptans,
 Peu de ioyeux & plusieurs mal contens.

Non plus sapere quàm oportet.

Ballade de Science qui se complainct
 estre aujourd'huy villipendée.

ON veid iadis suppositz de ma facture,
 Par grande cure auoir la prelatüre
 Et nourritüre hault & bas des estatx,

POESIE FRANCOYSE.

Quand tout estoit par vie entiere & pure,
Mus en nature, avec literature,
Et l'escripture en infinis soulas:
Mais quoy (helas) renuerse suis au bas,
Pourtant le bas en grand' impatience,
C'est vn grand cas que de veoir mon trespas,
Et n'oser pas m'advancer vn seul pas,
A soustenir le pourpris de science.

Est il estat, est il profession
En action, sans ma subuention?
Inuention, sinon par mon secours?
Qui met au sus la domination,
Duration sans variation
De nation, & dangereux discours?
Par mes bons tours, les princes ont le cours,
En leurs grandz cours, & royalle puissance,
Orgueilleux ours, superbes, fiers & lourdz:
Soyez tous gourdz, ne faiétes plus les sourds
A soustenir le party de science.

Pourroit on bien bon regime sçauoir,
Sans se pourueoir de gens de bon sçauoir,
Qui le debuoir facent de leur office?
Ou est pouuoir, richesse, or, ou auoir,
Qu'on puisse veoir sa fermeté auoir
Sans rien descheoir, si ne luy suis propice?
Ou bien qu'on puisse entretenir Iustice
D'ou cas iuste ysse, hors de toute iniustice

De mal & vice, en bonne conscience?
Du bien indice, & poursuy de malice
Suis sans conuice, or suyuez tous ma lice,
A soustenir le party de Science.

Princes mondains, empires ramparantz,
Gens apparentz, venez petit & grandz,
Tous comparantz soubz mon obeyssance,
Le bien comprendz, vertu ie vous aprendz,
Vice reprendz, tenez doncques mes rancz.
A soustenir le party de science.

Dixain.

Q Vand on remōstre aux lascifz amoureux,
Le mal qu'ilz font, de viure en leur or-
dure,

Tu n'es pas tant (respondent ilz) heureux
D'auoir accez à telle creature.

Puis qui leur dit: Cela tousiours ne dure,
Et si pensez ores ce vous estre heur:

A l'adueuir vous sera grand malheur.

Mais aucun d'eulx il n'y a qui conçoine

Plaisir mondain courir soubz soy douleur,

Le fol aussi ne croit tant qu'il reçoine.

Autre Ballade.

B Elle excédant la beauté angelique,

Ma maiſtresse, ma dame singuliere,

Plus à louer que ne peut rethorique,

Pleine

POESIE FRANCOYSE.

Pleine de grace, & de sçauoir entiere.
 Je le bien vostre humble & petit vassal,
 Homme lige, subiect & feodal
 Vous fay deuoir, feauté, foy, hommage
 D'un fief, lequel tiens de vous en seruage.
 Et que tenir aduoue deuant tous:
 C'est mon desir, mon vouloir, mon courage,
 Mon cœur, mon bien qui sont mouuans de vous.

Denombrement certain & veridique,
 Des biens que tiens deffoubz vostre baniere
 Vous vueil bailler en sa forme autentique,
 Le tout en fief, sans chose roturiere,
 Ou pour le moins faire memorial.
 Impossible est, & par ce en general
 L'ame & le corps son mortel heritage
 I'aduoue tenir de vous en vasselage:
 Tout mon espoir, tous mes plaisirs absoulz,
 Tout mon desir, mon vouloir, mon courage,
 Mon cœur, mon bien, qui sont mouuans de vous.
 Tant que dormez, tout mon esprit s'applique
 Veiller à vous, & en ceste maniere,
 De doulx penser, les fruietz cueille & pratique,
 Au feu d'amours, qui me sert de lumiere.
 Et si quelqu'un tant me vouloit de mal
 Que dire osast que fusse desloyal,
 Ou qu'eusse faiet felonnie & outrage,
 Pour le combat luy presente mon gage:

Car

LE RECUEIL DE

Car si i'estoys cheu en vostre courroux,
 Par mon forfait, perdrois selon l'ysage,
 Mon cœur, mon bien, qui sont mouuans de vous.
 Belles croyez que tout mon temps & aage,
 Vous seruiray, qui dueil en ayt ou rage.
 Et quand mourray de maladie ou cours,
 Vous saisirez comme dame au passage,
 Mon cœur, mon bien, qui sont mouuans de vous.

Description des graces & beaultez recueillies
 par vn amant, au corps & habillemens
 de sa dame.

Qui vouldra veoir en vn corps bien vnies
 Mille beaultez, & graces infinies,
 Plus que n'en eut iadis la Grecque
 Helaine,

En contemplant ma dame & souveraine,
 Content sera ores de sens rassis,
 Que luy en prouue seulement trente six.
 Premièrement elle a noire vesture,
 Les sourcilz noirs, yeulx de mesme tainture,
 Le linge blanc, les dentz & gorge blanches,
 Le tetin rond, les cuisses & les hanches,
 Les cheueulx longs, long corps, longue encoleur,
 Con, bouche & piedz de petite moesteure,
 Large estomach, l'espaule aussi le front,
 Sur vn visage ouuert, aymable & prompt.
 Le ventre court, courte dent, courte oreille,
 L'esprit

L'esprit subtil, l'œil, la langue pareille,
 Les doigtz menuz, tāt des piedz que des mains,
 Menu corsage, aymé de tous humains,
 Fermes tetins, ferme cuisse & collet,
 Molletes mains, genoulx, menton mollet,
 L'œil vn peu gros, gros cul, & grosse mote,
 Le tout parfaict ainsi que le vous notte,
 Quand au surplus ne l'oserois ie dire?
 Nenny, craignant que lon iuge mon dire,
 Estre deceu par vicieux sçauoir:
 Mais qui pourroit empescher mon deuoir?
 Qui me defend de la louer aussi,
 Puis que ie l'ayme, & puis qu'il est ainsi?
 Certainement encor outre ces graces,
 A d'autres biens, dont à Dieu ie rendz graces,
 Passans en tout la fleur de sa personne:
 Car son esprit est au corps si consonne,
 Son parler plein de telle humilité,
 Son cœur remply de si grand' fermeté,
 Et sa douceur de bonté si parfaicte,
 Que sans mentir elle semble estre faicte
 Pour estre veue, aymée & regardée.
 Par moy sera doncques si bien gardée
 Si bien traictée, honorée & seruie,
 Sans luy faillir vn seul iour de ma vie:
 Que i'ay espoir qu'apres ma longue attente,
 Elle rendra ma volunté contente.

LE RECUEIL DE
Blason des cheueulx.

Cheueulx seul remede & confort,
De mon mal violent & fort,
Cheueulx longz, blancz & desliez,
Qui mon cœur si tresfort lyez
Que plus il veult tendre & tascher,
A se distraire & destacher,
Plus il est pris & mieulx estrainct,
Plus est de demourer contrainct.
Cheueulx qui feuctes l'ouuerture,
Du grand chef d'œuvre de nature,
Que le ciel qui tout clost & voit,
A monstreé combien il pouuoit
Amasser en petite espace,
De beaulté & de bonne grace,
Cheueulx qui sceustes estranger,
Moy de moymesme & me changer,
Tellement que ie vous accuse,
De l'effect de ceulx de Meduse,
N'ayant rendu vn corps sans ame,
Ou plustost vne viue flamme.)
Ah cheueulx n'ayez nul regret,
De vous veoir en lieu si secret,
Loing de voz compaignons dorez,
Qui du monde sont adorez.
Celle qui en peult ordonner,

POESIE FRANCOYSE.

A moy vous a voulu donner,
 Pour apuy de ma foible vie,
 Dont vous n'aurez dueil ny enuie,
 Si vous sçauiez, ô blondz cheueux,
 Quel est le bien que ie vous veulx:
 Le moindre de vous m'est plus cher,
 Qu'autre amye entiere toucher,
 Ne que les thresors assemblez
 Du fin or, que vous ressemblez,
 Et toutesfois pour estre miens,
 N'ayez paour de n'estre point siens:
 Elle ne congnoist rien à soy
 Plus sien, que ce qui est à moy:
 Au moins en ceste qualité,
 Auons nous quelque esgalité.
 Si vn sizeau vous fait oultraige,
 Vn dard m'en fait bien d'aduantaige:
 Il y part à mon œil estainct,
 Et vous n'en changez point de tainct,
 Qui vous est plaisir & bon heur,
 En perte de si grand honneur,
 Ceulx dont vous estes separez
 Sont (peult estre) ores mieulx parez:
 Mais si sont ilz en ce danger,
 De se veoir par le temps changer,
 Et d'or en argent conuertis,
 Dequoy vous estes garentis:

LE RECUEIL DE

Car tant ne vous y peult contraindre.
Et quant bien vous le deuriez craindre
Cheueulx, vous estes à vn maistre,
Qui vous oseroit bien promettre,
Et au chef dont estes venuz
Qu'au lieu de deuenir chanuz
Il fera que les cours des ans,
Vous rendra plus beaux & plaisans:
On ne voit point pour fortz yuers,
Les lauriers moins fueilluz & verts,
Le beau Dieu qui en print la cure.
Les defend de cœleste iniure,
Et ie feray tant, si ie puis,
Ay dant celle à qui ie suis,
Qu'emes honneurs vous seront telz.
Qu'elle & vous serez immortelz.

Du cloistre de la langue.

DEquoy sert il auoir maison sans porte?
Dequoy sert il quand belle bource on porte
Pleine d'argent, si n'a point de lien?
Cela bien peu prouffite, ou du tout rien:
Et moins la langue, encor que soit diserte,
S'a tous propos sans closture est ouuerte.

Le cueur reprend l'œil de regard trop
volaige, vers Alexandrins.

NE pourrais-tu mon œil, vn petit t'engarder,
Te ietter si souvent sur son luyfant visage?
Plus la regardes, plus tu la veux regarder,
Et par ton fol regard ie suis en vne rage.
Ie te pry, que tu sois dorefnauant plus sage,
Que ta legiereté n'augmente ma douleur:
Elle est vn Paragon, mais quoy tu n'es pas seur
De l'attirer à toy, & danger est à craindre,
Parquoy pour ne tōber en vn plus grād malheur,
N'allumes point le feu que ne pourras esteindre.

Le soulas ou dur depart de
son alliance.

CE que par bouche mon cœur ne vous peult
dire,

A vous l'escire n'a voulu contredire
C'est vn adieu à vostre dur depart,
Non pas à tous seulement à sa part:
Car & comment pourroit vn cœur si gros,
Vous dire adieu, en ferme & sain propos
O mon las cœur, d'amours tant ennobly,
Pourras tu bien iamais mettre en oubly
Ton alliance, par tout bien & honneur?
Espere tu receuoir aucun heur,
Ainsi priué de formais de la veue,
De celle là qui d'honneur est pourueue?
Viuras tu bien seulet en la hault' tour

LE RECUEIL DE

En attendant son desiré retour?
 Nenny, certes si tu veulx amour suyure,
 Possible n'est laisser sa dame & viure.
 Le souuenir de sa grande prudence,
 Du hault maintien & ferme contenance,
 Du vis regard & son reluyfant œil,
 Augmentera de iour en iour ton dueil,
 Son noble cœur, son tresgentil corsage,
 Sa claire voix, & son courtoys langage,
 Brief ses vertuz, passent toutes richesses
 Au souuenir, & liurent griesues opresses.
 De plus parfaicte n'y a dessus la terre,
 Tout bien en elle resplendit comme verre,
 Elle est ieune, riche & bien endoctrinée,
 Et de nature à tout bien faire née,
 Dont ie maintiens pour tout conclusion.
 Qui de son corps aura prouision,
 Se peult nommer tresheureux en tout temps,
 Et d'un tel heur se tenir pour content.
 Je n'ay donc tort d'auoir ceste inconstance,
 Que ne luy puis dire adieu en presence.
 Si luy diray ie, Or adieu ma deuise,
 A dieu seule qui mon las cœur diuise,
 A dieu vous dis mon soulas, & confort,
 A dieu celle dont vient le doux remort,
 A dieu maintien dont tel douceur en sorte,
 Qu'impossible est qu'à d'autre ie m'assorte,

A dieu gent corps, si droict & gracieux,
 A dieu regard qui me perce les yeulx,
 A dieu vous dis ma treschere alliance,
 A dieu mon bien, m'amour & ma plaisance.
 A dieu l'yesse & mon soulas aussi,
 En lieu de ioye plus n'auray que soucy.
 Il ne m'en chault mais que saine soyez,
 Et que iamaïs tristesse vous n'ayez:
 Car de ma part ne peult estre vainqueur,
 Des grandz regretz que porte dolent cœur,
 Qui toutesfois à vous se recommande,
 Plus mille fois & mieulx que ne vous mande,
 En vous priant que pendant vostre absence,
 Ne le changez pour d'autre l'acointance.
 Ien'ay pas peur que vous soyez surprise,
 Pour la velleur qui est en vous comprise:
 Et proteste qu'en tous les lieux & places,
 Voz beaulx maintiens, voz honneurs, bonnes
 graces,
 De ferme foy, & d'un vouloir parfait,
 Gardera tant que mort l'aura deffait.

A vn superbe detracteur.

FVreur vient apres patience,
 Il n'est si nette conscience,
 Qui peust de courroux s'abstenir,
 Voyant vn tel badault venir,

Vn asne sans literature,
 Parler d'autrui à l'auenture,
 Et non parler tant seulement,
 Mais blasmer outrageusement
 Escript, ou il n'y entend notte.
 Tu scays (badault) que ie te notte,
 Et si mieux ie te cognoissois,
 Tu sentirois (qui que tu soys)
 Quand ce vient à donner repliche,
 Si ie scay frapper de la picque.
 Mes escriptz ne te plaisent point,
 Et par ce ta langue me poingt,
 Mais i'ayme mieulx qu'ilz te desplaisent,
 Que tu les loes, & te plaisent,
 Il fault aux asnes des chardons.
 Souuent quand blasmer nous cuydons,
 Nous donnons vne grand' louange,
 Mais si tu trouues trop estrange
 Que i'ay mis rithmes en auant,
 Ie te pry, ô homme sçauant,
 Fai re l'honneur à mon escripre,
 De iamais ne le veoir & lire.

A vn amy ingrat.

Cais tu de quoy, depuis sept ans ie vis,
 Qui est le temps que depuis ne te veiz?
 Dueil & ennuy langoureux & tristesse,
 Regret

POESIE FRANCOYSE

Regret trop grand, desesperée destresse,
 Ce sont les metz (helas ma foy premiere)
 Qui me font viure en piteuse maniere:
 Car de te veoir iamais plus ie n'espere,
 Veule grand mal que ta voulu mon pere.
 Helas amy, i'ay bien scen les ennuietz,
 Qu'as endure tant de iours que de nuitetz,
 Depuis le temps que mauldite fortune,
 Fut de nous deux ialouse & importune?
 Nouvelle telle amoindry n'a mon dueil,
 Mais augmenté les larmes à mon œil.
 Et ce qui plus donne fin à mes iours,
 C'est que i'ay scen dernièrement à Tours,
 Qu'en autre part as ton amour posée
 Femme prenant, que tu as espousée,
 Cela n'est pas ce que m'auois promis.
 En ce temps la, qu'a ton vueil me soubz mis,
 Tu me promis, dont tresbien suis records,
 Que noz deux cœurs seroient en vn seul corps.
 Et que la mort ne nous separeroit,
 Mais que tousiours nostre amour dureroit.
 Or maintenant ie te veulx accuser,
 Sans que de rien tu te puisse excuser,
 Qu'as oublié pour vne seconde M.
 Ceste premiere, helas qui si fort t'ayme,
 La raison veult pourtant que preigne bien,
 Le si long temps qu'as demouré non mien.

LE RECUEIL DE

Estant aussi comme on m'auoit promise
 Par mariage à vne autre submise:
 Et toutesfois on n'a peu par lyen,
 Diminuer nostre amytie en rien.
 Pourquoi doncques aura plus de pouoir,
 Cil que l'autre si n'en as le vouloir.
 Garde t'en bien, à cela te coniuire,
 Par celle foy que ie te tiens tant seure.
 Humble requeste aussi ie te veulx faire,
 C'est que ne vueille nostre amytie deffaire,
 Car pour ma part & moy & tous mes biens
 Sont ia à toy, & pour telz les retiens.
 Et nonobstant par quelque longue absence,
 Qui ayt banny de nous deux la presence,
 S'il te plaisoit quelque iour de me voir
 En ce pays, ie te faitz à sçauoir,
 Avant que plus du surplus te rescrire,
 Que iouyras de ce que n'ose dire,
 Qu'as esperé par vn si tres long temps:
 Lors nous serons plus ioyeux & contens.
 Voyla la fin de ma tant triste lettre,
 Te suppliant à desdain ne la mettre.
 Et plus aussi que cest' M seconde.
 Reçoiue à bien ma douleur si profonde,
 Elle en a l'ayse & i'en ay la tristesse,
 Je suis la serue & elle ma maistresse,
 Et comme telle en douleur ie la sers,

POESIE FRANCOISE.

Combien que mieux ie merite & deffers:
O cher amy, Dieu te doint telz desirs,
Trop plus que n'as de ioyes & plaisirs,
La tiennne foy qu'as estimé premiere,
Dieu par sa grace en face la derniere.

Epistre d'un gentilhomme à vne dame
en prenant congé d'elle.

IL me desplaist (madame) que mon sort
M'a de mes fins reculé si tresfort,
Que plus i'ay pris à le poursuyure peine,
Plus a esté toute poursuyte vaine.

Il me desplaist (dis ie) que suys contrainct
Vous declairer le mal qui tant m'estrainct,
Lequel aussi (comme i'ay apperceu)
Euidemment vous mesmes auez sceu,
En vous plaignant que vous ayant laissée,
I'ay amytié vers vne autre adressée.

Ce cas vous a semblé par trop estrange,
Dequoy i'ay fait, de vous à autre change,
Aussi seroit cas merueilleux à veoir,
Que de ma part ne feisse mon deuoir,
En fermeté icelle entretenir,
Qui me voudroit son seruant retenir:
Mais ie feray vn singulier serment,
Que i'ay tousiours aymé tresfermement
En loyauté, & louable constance,

Où i'ay cogneu auoir perséuerance:
 Mais (au contraire) à vn cœur variable,
 De m'arrester n'ay trouué conuenable,
 Et ne sçaurois estre en cela blasmé,
 De celle aymér de qui ie suis aymé,
 Et de fuyr celle, pour me changer,
 Qui a aymé plus que moy, estrange.

Estimez vous, qu'un noble & parfait cœur,
 Veuille souffrir en soy ce deshonneur,
 Aymér autrui trespardialement
 Et n'estre point aymé, que saintement?
 Quand à ma part, i'ayme d'amour parfait
 Ou ie cognois qu'on m'ayme par effect:
 Voila pourquoy maintenant contrainct suis,
 De mettre à fin cela que ie poursuis.
 Et pour un cas qui trop est à reprendre,
 De vous aussi (ma dame) congé prendre.
 Je ne sçaurois à droit estre repris,
 Si delaisé, autre adresse i'ay pris:
 Et par ainsi congé de vous ie prends
 Et par congé vostre amour ie vous rends
 Vous requerant que ne blasmez l'affaire,
 Lequel sans vous, encores fut à faire.
 Et outre plus, vous pry, que vous souuienne,
 (Afin qu'aucun, pour sa dame vous tienne)
 Que vostre amour luy soit aussi patent,
 Loyal sur tout pour le rendre content.

POESIE FRANCOYSE.

A monsieur de Bœssieux, Abbé de
sainct Pierre de Vienne.

Aristippus, philosophe approuvé,
Et homme saige, entre saiges trouué,
Interrogué qu'il donnast certitude,
Comme on pourroit fuyr ingratitude,
Ne respondit à faire le deuoir:
Mais d'employer l'effort de son pouoir,
En nous donnant par ces motz, à entendre,
Que ce n'estoit, de la pareille rendre:
Car autrement, certes il s'ensuyuroit,
Que qui du bien recompense deueroit,
Ne la faisant en portion tresiuste,
Seroit nommé homme ingrat & iniuste,
C'est donc assez, à qui est debiteur,
Sil reconnoist tousiours son creditteur:
Le congnoissant, debiteur se confesse,
Le confessant qu'il mette peine expresse,
Que par luy soit au debte satisfait,
Lors le vouloir est réputé pour fait.

Cecy ie diz (Abbé tresuenerable
Sur tous Prelats, la fleur incomparable,
Prelat doué de grand' perfection)
Cecy ie diz, par excusation,
Sentant en moy que l'affaire me touche.
On me pourroit faire iuste reproche,

LE RECUEIL DE

D'avoir esté de vous mesconnoissant,
 Si mon vouloir debiles connoissant,
 A tout le moins n'estendoit ma puissance,
 Par le vouloir faire reconnoissance:
 Car tous voz biens par biens recompenser,
 Je ne pourrois de fait, ne de penser,
 Penser ie puis, qu'il m'est trop impossible
 De satisfaire à l'honneur incredible,
 Et au grand bien que i'ay de vous receu:
 Mais ce vouloir en ce penser conceu,
 Est (par deffault de puissance) inutile.
 Je voudrois bien sembler le champ fertile,
 Ayant pouoir (prelat) gagner ce pris,
 De redoubler cela que i'aurois pris,
 Combien pourtant que ne pourrois tant faire,
 Que dignement vous peusse satisfaire.
 Ace ie pense, & (pour parler au vray)
 I'y dois penser tout temps que ie viuray.
 Car i'ay de vous (quoy que ie fusse estrange)
 Receu grand bien, conjoinct à grand louange.
 I'ay tant receu, que de seul souvenir,
 Me fait (monsieur) tout hontoux devenir:
 I'ay tant receu, que la main liberale,
 En a esmeu la nation rurale:
 Car quelques setz, ne connoissans pourquoy,
 Il vous plaisoit faire estime de moy,
 En me iugeant par leur trop grosse teste,

POESIE FRANOYSE.

Qu'estre deuois (comme vn chascun d'eulx) beste,
 Ont contre moy, à la fin machiné,
 Et iour & nuict, ça & là mutiné,
 En taschant fort, par leurs occultz mysteres,
 Vous diuertir, & messeigneurs voz freres,
 Qu'ont ilz gagné ces vaillantz langagers?
 Ilz estimoient trouuer des cœurs legers,
 Qui à leur gré à tous ventz variaissent,
 Et sans raison contre raison tournassent.
 Ilz estimoyent qu'on feroit plus d'honneur,
 A vn flatard, & à vn iargonneur,
 Qui ont cent fois leur langue refrippée,
 Et auallant ceste franche lippée,
 Ne sçauantz rien, que de nombre seruir,
 Qu'à icelluy, qui se veult asseruir
 Par son escript (en disant verité)
 Recommander à la posterité.
 Mais ilz sont bien eslongnez de l'attente,
 Ou reposoit leur malice latente,
 Car vous a pleu d'un vouloir tresconstant,
 Entretenir vn amour persistant:
 Non seulement persistant en presence
 (Cōme en quelqu'vns) mais plus fort en l'absence,
 Doncques ce n'est sans tresiuste raison,
 Si honoré de tant noble maison,
 Illuminé (monsieur) de vostre lustre,
 Par mes escriptz à mon pouuoir l'illustre.

Elle

Elle a assez par son antiquité,
 En tout pays acquis d'auctorité.
 Elle est de tous entierement aymée,
 Elle est par tout en honneur renommée.
 Elle n'a donc de mes escriptz besoing.

Ce nonobstant ie mettray tout mon soing,
 Si ne la puis par cecy faire croistre,
 A tout le moins de la faire apparostre
 Aux estrangers, faisant tant qu'en tous lieux,
 On cognoistra la maison de Bœsieux.

De hayne & amour.

HAyne & amour, ont assailly mon cœur,
 Et mon esprit tourmentent cà & là.
 Hayne est plus fort pour le lō droit qu'il a:
 Mais ie croy bien qu'amour sera vainqueur.

En toy ne sçay que louer ou blasmer,
 Ie hays tes meurs, assez me plaist ton corps,
 Parquoy ne puis estant en telz discordz
 Te vouloir bien ne laisser à t'aymer.

Si hayr puis voluntiers ie hayray,
 Si ie ne puis par contrainte aymeray:
 Le bœuf son ioug n'ayme en aucune sorte,
 Et toutesfois ce que plus hayt il porte.

Hayr ie veux, & si ne le peult estre
 Ce que ie hay, ô qu'il fasche à porter,
 Chose qu'on a voulu de reiecter!

Quand

Quand on ne peut de son faiz estre maistre.

Douleur & volupté.

L'Oeil abaissé sur face extenuée,
 Sur front serain, pluviense nuée,
 Et bouche viue, vne parolle morte,
 Triste regard, qui maintz aises comporte,
 Le promener en penser consommé,
 Rude & hastif plus que l'accoustumé,
 Telz apparens & autres accidens,
 De voz secretz rapporteurs euidens,
 M'auoient tenu certain de la douleur,
 Que promettoit vostre pasle couleur.
 Grande elle estoit, mais ne fut que demye,
 Quand ie la sceu, car vous estes m'amy.
 Et comme est vray que noz cœurs ne sont qu'un,
 Ainsi de nous bien & mal est commun,
 Si recepuez vn plaisir ie le sens,
 Si vous souffrez aucun mal, ie consens,
 Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
 De la moitié, & le vostre allegé.
 Ainsi faisant de vray amy deuoir,
 Je croy le mal que vous pensez auoir,
 En verité estre de deux pars moindre,
 Que le malheur qu'en lettre voulez paindre:
 Car si de ioye ensemble iouyssons,
 C'est bien raison que l'ennuy partissions,

Et de douleur egallement partie,
De voz deux pars la plus grande est sortie
Me l'escripuant, ie scay ce qui tourmente,
Et comme dueil diminue ou augmente,
Tenez vous en sur moy toute asseurée,
Que la douleur qui vous est demourée,
N'est rien au pris de ce qu'elle eust esté,
Si mon cœur n'eust le vostre supporté,
Vous me direz ce que dire scauez,
Quand au plaisir ou passetemps auez,
Que le dernier par amour que vous eustes,
Est le plus grand que iamais vous receustes.
Semblablement quand peu de mal sentez,
Non seulement vous en mescontentez,
Et ne voulez ny conseil, ny raison.
Mais le mettez hors de comparaison.
Il ne vous faut, ny l'un, ny l'autre croire:
Car cela vient de recente memoire,
Qui peut tromper en ayse & en tourment,
De tout auant le deceu iugement,
Et que tousiours le bien ou le mal pense,
Tel en grandeur qu'il est en souvenance.
Or soit l'escript, que de larmes baignez,
Vray, & l'ennuy tout tel que le paignez,
Nul mal ne soit veu au nostre semblable,
Ie le vous veux prouuer plus consolable,
En vostre endroit mis à l'extremité,

POESIE FRANCOYSE.

Que s'il estoit reduit à l'equité,
En vous monstrant (selon coustume mienne)
Les veritez dessoubz fable ancienne.

On dit qu'estant Iupiter de loysir,
Auecques l'œil tout voyant, sceut choysir,
En ce bas lieu deux dames imprudentes,
D'orribles criz si haultement bruyantes,
Que l'espeisseur du ciel en fut fendue,
Et leur querelle en son trosne entendue.

L'une monstroït à sa melancolie
Estre Douleur, parente de Follie,
Pleines de pleurs & de parolles dures,
Se recentant de souffertes iniures,
Et de collere escumante irritée
Volupté, l'autre estoit plus affectée,
Usant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié & redit,
Que Iupiter vers elles descendit.
Luy arrivé chascune s'eslongna:
Mais toutes deux, par le poil empoigna,
Et pour vñir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis, de heurter ne cessèrent.
Là les cheueux si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslées leurs racines,
Et des deux chefx les sommitex voisines

LE RECUEIL DE

Pour nous monstrier quand par iniure ou fante,
 Vne douleur se fait sentir si haulte,
 Que plus ne peut par nature monter,
 Qu'il faut son cœur de constance dompter,
 Luy promettant si bien peu sçait attendre,
 Que son mal doibt en volupté descendre,
 Et comme aurons contrainct nostre vouloir,
 Aendurer & ne se trop douloir,
 Semblablement la fable fault ouyr
 Qui nous defend de nous trop resiouyr,
 Quand au plus hault de volupté nous sommes.
 Ces deux tyrans sur la vie des hommes,
 Tousiours ont heu & auront grand puissance,
 Il nous les faut vaincre de diligence,
 D'inductrieux & penible artifice,
 En tous les deux est requis l'exercice,
 Qui ne veut point en grand douleur tomber,
 Ou y tombant iamais n'y succomber.
 Essayer fault les peines douloureuses,
 Les loix des Grecz saiges & vertueuses,
 De deshonneur les ieunes accusoyent,
 Quand au travail ou douleur recusoyent,
 Et les parens qui leurs enfans aymoient
 A souffrir mal tous les acoustumoient,
 Les passetemps entre eulx n'estoyent loysibles,
 Silz ne sembloient dangereux ou penibles,
 Et la raison de telle loy maistresse,

POESIE FRANCOYSE.

Estoit qu'ayant accoustumé ieunesse,
 A soustenir le travail volontaire,
 La rendoit forte & prompte au necessaire.
 Si repoulser failloit ses ennemys,
 Ou inhumer les corps de leurs amys:
 Le long vsaige & dure acoustumance,
 Armoient leur cœur de telle patience,
 Que d'autre auoient & d'eux mesmes victoire,
 Ce qu'il ne faut tenir à peu de gloire.
 Laissons les Grecz, venons à vous apprendre,
 Ce qui vous peut victorien se rendre,
 De grand douleur, car quand à la pensée,
 Penfer la fault petite ou effacée.
 Je dis que quand les peines se presentent,
 Bien que voz cœurs foibles s'en mescontentent,
 Que ne deuez, pourtant les euites,
 Mais prendre en ieu, & vous exercer,
 Ayant regard aux pires aduentures,
 Que le present vous fait iuger futures.
 Quand vn mary qui d'ennuyer ne cesse,
 S'en va dehors & liberté vous laisse,
 C'est vn grand mal, mais si vous l'endurez,
 Et vostre esprit en absence asseurez,
 Ce que pensez malheur vous seruira:
 Lors que l'ennuy pour iamais s'en yra,
 Plus aysement sa mort supporterez,
 Ne point en pleurs le temps consommeriez,

LE RECUEIL DE

Qu'il fault donner sans ioye & sans tourment,

Au conducteur de vostre entendement.

Nous ne devons pretendre en tous propos,

Que d'acquiescer aux esperitz repos.

Ce que ferions si ces deux passions,

Subtilement vaincre nous efforcions.

Quand à douleur, ce que i'ay dit suffise,

Si nous craignons que Volupté destruyse

Le bon de nous, & le plus precieux,

Vaincre nous fault Cupido l'ocieux,

Par vn louable & plaisant exercice,

Suyuant plustost nature que malice:

De Volupté la plus grand passion,

Est de l'amour la perturbation,

Afin qu'un cœur en soit vainqueur & maître,

Il fault sa fin & ses moyens cognoistre,

Si n'en auez entiere cognoissance.

Scachez de moy qu'on le pain Et en enfance,

Plein de douceur, & fier en sa vieillesse,

Et que du traict premier qui nous adresse,

Viennent soulas, enuies, & desirs,

Souffrant baisers, approches & plaisirs,

Que ne devez à l'amy refuser:

Mais prendre en ieu, non pour en abuser,

Ne pour le temps en ioye consumer,

POESIE FRANCOYSE.

Ains seulement pour vous acoustumer,
 A trop d'amour i jamais ne succumber.
 Vn bon luttteur se laisse bien tomber
 Aucunesfois, soubz moins puissant que
 luy.
 Pour esprouuer que peut faire celluy,
 Contre lequel pour l'honneur faut comba-
 tre.

Sil luy aduient fortune de l'abatre.
 Faignons qu'amour de noz plaisirs aucteur,
 En son ieune aage apprend d'estre luttteur.
 Vaut il pas mieux avecques luy lutter,
 Et la douceur de l'enfance gouster,
 Quand l'abbatu ne peut tomber de haut,
 Que de se mettre en danger d'un grand
 saut?

Qu'il donneroit sa vieillesse venue,
 A qui seroit sa ruz e non cogneue.
 C'est abbateur toutesfois que ie dy,
 Combien qu'il soit fier, vieillard estourdy,
 Si n'est il pas rapporteur de malaise,
 Impossible est que grand plaisir desplaise.
 On le dit fier pour faire a telle entendre,
 Qui se voudra contre l'amour defendre,
 Et qui n'aura son cœur exercité,
 Ains les efforts de ieunesse enuité,
 Que ce vieillard en meur aage viendra,

Ou tellement l'inexperte prendra,
 Que l'esperit qui est la part meilleure,
 Et qui en nous pour gouverner demeure
 D'ayse surpris & trouble servira,
 La volupté qui depuis conduyra,
 Ses actions sans aucun iugement,
 Il en aduient aux amys autrement:
 S'ilz ont suivy l'amoureux exercice,
 En eux se garde vne grande iustice,
 Ce qu'appartient à vn chascun ilz rendent.
 A Dieu l'esprit, & pource qu'ilz entendent,
 Que le corps n'est que terre en chair reduite,
 Donnent au corps d'amy qui le merite.
 Rien ne leur peut trop amour desguiser,
 Suiuant le bien, & ce qu'il fault priser,
 Et d'autant plus que l'esperit repose,
 Nommer heureux en malheur ie les ose,
 Pour acquerir le repos que ie loue,
 Faut qu'un chascun de volupté se ioue.
 Puis que l'homme est nommé le ieu des dieux,
 Iouer se doit à ieu non odieux,
 A son facteur qu'il voit comme il doit estre
 Aymé sur tous, & recongnen pour maistre.
 Ce que iamais de celluy ne seroit,
 Qui en amour ne s'exerciteroit:
 Car n'aymant rien on vient à tant greuer,
 Qu'on ne veut Dieu que l'amour estimer,

POESIE FRANCOYSE.

Ne point du tout, ou trop aymer est vice.
 Mais s'en iouer & prendre en exercice,
 Ce sont vertuz & mediocritez,
 Fuyr ne faut que les extremittez.
 Estre trop belle, estre trop poursuyvie,
 De ses beautez engendrer trop d'enue,
 Nous auons veu qu'a plusieurs a peu nuire.
 Helene Grecque en scauroit trop que dire,
 De vouloir trop estre aymée & heureuse,
 Demander fault à Iuno la ialeuse,
 Au temps passé ce qu'il luy en aduint,
 Quand Iupiter trop bon mary deuint.
 Elle prenant à deshonneur & honte,
 Qu'on tint si peu de sa richesse compte,
 Sachant assez, & ne se voulant taire,
 Que son mary eut le bruiet d'adultaire:
 Ses soupçons à Venus descouurit,
 Et les secretz de son couraige ouurit,
 Laquelle ayant de telle amour pitié,
 Laisant à part la vieille inimitié,
 La repara de sa chere ceinture,
 Ou mainte grace estoit en pourtraicteure.
 Lors Iupiter qui point ne s'en doubtoit,
 Et qui Iuno comme femme traictoit,
 Venant des lieux dont il estoit mescreu,
 De retourner satisfait & recreu.
 Luy arriné la rencontra si belle,

LE RECVEIL D

En si bon point, si peu semblant à elle,
 Que sans penser au terrestre plaisir,
 Y accourut en si pressé desir,
 Que la baisant, & voulant s'advancer,
 Parachena devant que commeneer,
 Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
 Dont les fleurs sont en noz iardins venus.
 Le demourant vous pourroit offenser,
 Je vous lairray tant seulement penser,
 Si volupté fut proche de Douleur:
 Ou si Iuno changea point de couleur,
 Quand au printemps les fleurs se presentoient,
 Qui au despens d'elle faiètes estoient:
 Ou s'elle fut sur la terre ennuyeuse,
 Qui eust receu graine si fructueuse.
 Que si la prune en amour consommée,
 Au paravant se fust accoustumée,
 A peu de dueil & peu de volupté,
 La fable au ciel d'elle n'eust pas esté,
 Telle qu'elle est: faulte d'acoustumance,
 La fait tomber en si grand ignorance,
 Que presumant par beauté empruntée,
 De Iupiter estre la mieux traictée,
 Et desirant plus qu'il ne luy failloit,
 Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
 Par cest exemple, ô amye cuitex,
 Telle ignorance, & vous exercitez.

POESIE FRANCOYSE.

Rondeau.

En me taisant mon mal ie dys assez.
Chere esgarée, yeux de plourer lassez:
Tout amoly de souspirs que ie iecte,
Monstrant au doigt le coup de la sagette,
Qui tous plaisirs a de mon cœur chassez.

Ma playe est griefue, & vous la cognoissez
Et toutesfois sans secours me laissez,
Rendre à la mort vne ame à vous subiecte

En me taisant.

S'en mes tourmens vostre ayse pourchassez
Viennent se ioindre aux presens les passez,
Vostre plaisir sans rien plus ie souhaite,
Ce seroit bien œuvre beaucoup mieux faite,
Guérir les maux que pource ay amassez.

En me taisant.

Rondeau.

Cœur prisonnier, ie le vous disois bien,
Qu'en la voyant vous ne seriez plus mien:

LE RECUEIL DE

Si i'eusse heu lors le sens de vous entendre,
Mais qui eust peu deviner ny attendre,
Qu'un si grand mal aduint d'un si grand bien?

Puis qu'ainsi est bien heureux ie vous tien,
D'estre arresté à si noble lyen,
Pourveu aussi qu'elle vous vueille prendre

Cœur prisonnier.

Mais si vous laissez, aussi ne vous retien,
Et si sçay bien qu'ailleurs n'aymerez rien.
Ainsi mourrez, n'ayant à qui vous rendre,
Dont elle & moy serons trop à reprendre:
Mais elle plus, que plus vous estes sien

Cœur prisonnier.

Rondeau des Barbiers.

Pauvres Barbiers, bien estes morfonduz,
De veoir ainsi gentilz hommes tonduz,
Et porter barbe, or aduisez comment
Vous gagnerez, car tout premierement
Tondre & peigner ce sont cas defenduz.

POESIE FRANCOYSE.

De testonner, on n'en parlera plus,
Gardez, cizeaux & rasours esmouluz:
Car desormais vous faut viure autrement

Pauures Barbiers.

Pen ay pitié: car plus Comptes ne Ducz,
Ne peignerez: mais comme gens perduz,
Vous en yrez besongner chaudement
En quelque estue, & là gaillardement,
Tondre mauioinct, & raser priapus

Pauures Barbiers.

Rondeau.

En beau papier ie scay tant bien signer,
Sil vous plaisoit (monseigneur) me finer
Vn cent escuz, par vostre gentillesse,
I'aurois tantost contenté mon hostesse,
Et m'en yrois soudain apres disner.

Si vous voulez me faire consigner,
Ou bien la paye en vn temps designer,
I'en suis content, pourueu que ie la dresse.

En beau Papier.

*Ne cuidez pas que vous vueille affiner,
Ou cautelement vostre argent rappiner,
Si respondant voulez que vous adresse,
Ie le veux bien: mais il n'est que promesse,
Quand on la scait sagement assigner.*

En beau Papier.

Rondeau d'vmbre.

*Vmbre ie suis sans cœur, corps, ne visage,
Chair sans nerfz, os, volonté ne couraige,
Telle m'a fait celluy que ie poursuis,
Hayr le doy: mais par tout ie le suis,
Viure me fait en mouuant son ymaige.*

*I'ay tout perdu, veoir, ouir, & langage,
Crainte de pis & desir d'auantage,
Rien ne me sens, & scay bien que ie suis*

Vmbre.

*L'vmbre de qui? d'un enfant de vieil aage,
Qui est vainqueur de tout l'humain lignage,*

POESIE FRANCOYSE.

*Par qui mes sens sont bruslez & seduietz,
Sans moy il n'est, sans luy estre ne puis,
Là ou il est, ie suis à mon dommaige*

Vmbre.

Rondeau, Mal sur mal
estre santé.

*Vn mal sur mal (dit on) n'est pas santé,
D'autant que c'est vn renfort de martyre.
I'ose pourtant tout le contraire dire:
Car par le mal, le mal est contenté.*

*Amour est mal dedans vn mal enté,
Et semble à tous, qu'amour tousiours attire*

Vn mal sur mal.

*Mais en aymant, quoy que soit présenté,
Ardeur bruslant sur cela qu'on desire,
Ne doit espoir, attendant y suffire,
C'est bien assez, pourtant y est planté*

Vn mal sur mal.

LE RECUEIL DE
Rondeau, sur Chascun soit content
de ses biens, Qui n'a fuffi-
sance il n'a
riens.

*D'estre content sans vouloir d'auantaige,
C'est vn tresor qu'on ne peut estimer,
Avoir beaucoup & tousiours plus aymer,
On ne scauroit trouver pire heritaige.*

*Vn vsurier trouue cela sauuaige:
Mais vn franc cœur se doit à ce sommer*

D'estre content.

*Qui veut auoir de richesse bon gaige,
Sans en ennuy sa vie consumer,
Pour en vertu se faire renommer,
Tasche tousiours d'auoir cest auantaige*

D'estre content.

Rondeau, sur la deuise de Salel,
valet de chambre du
Roy.

Honneur te guide, & te met en hautesse,

Par

POESIE FRANCOYSE.

Par ton grand sens & ta science acquise,
Ce que tu as retenu pour deuise,
Et iustement à ce degré t'adresse.

Tu t'es conduyt par tresgrande sagesse,
Merueille n'est si doncq' en ceste guyse

Honneur te guide.

Apollo fait aux siens ceste promesse,
Quand à le suyure ilz ont grand peine prinse,
Tu as prudence en ton escolle apprinse,
C'est ce qui fait que chez prince & princesse

Honneur te guide.

Rondeau.

Pour vostre amour & mon cœur supporter,
Le gris & noir à iamais veulx porter,
Combien que n'est que noir dueil & douleur:
Mais le gris est esperante couleur,
Confortatif à tous maulx supporter.

Dueil & ennuy m'ont cuidé transporter:
Mais bon espoir qui fait amans trotter,
M'a dit que ie n'auray iamais malheur

D

LE RECUEIL DE
Pour vostre amour.

S'il est ainsi, il courra bien par aer,
Et ie viuray sans me desconforter,
Auecques vous, cent ans ou la valeur:
Car le desir que i'ay sans cesse au cœur,
Fera soulcy, & mes maulx auorter,
Pour vostre amour,

Rondeau.

En attendant quelque responce auoir,
Par qui ie puisse asseurement sçauoir,
Si as receu ma familiere lettre,
M'est prins plaisir ce rondeau te transmettre,
Te suppliant en gré le receuoir.

Assure moy si as fait ton deuoir,
De deliurer ma lettre à ton pouuoir,
A celuy la que tu congnoys permettre
En attendant.

I'ay grand desir, tant toy que luy reuoir,
Et nul que toy ne peult à ce pouuoir,
Vueilles toy donc en cela t'entremettre,
Et faire tant qu'il se vueille submettre
A y venir, pour ma ioye esmouuoir
En attendant.

Fin des Rondeaux.

EPITAPHE.

SOubz ce tombeau gist vne sepulture,
 S'entendz vn corps, qui fut son monument,
 Car il n'auoit d'humaine creature,
 Humanité, forme ne mouvement.
 Si eut il bien pourtant l'entendement,
 De craindre vn Roy, & s'il eust sceu fuyr
 Si promptement que sa venue ouyr,
 Il n'eust pas fait à la mort sacrifice:
 Mais ne pouuant de la fuitte iouyr,
 A ses amys il laissa cest office.

Dizain.

D'vn qui mesdisoit d'vn autre
 en son absence.

On a (monsieur) de moy mesdit,
 Pour me priuer de vostre grace,
 Gens qui veulent auoir credit,
 En controuuant quelque fallace.
 Si suis ie seur quoy que lon face,
 Que ne croyez legierement,
 Je sçay qui fait ce parlement.
 Vn amy m'en à aduertty:

LE RECVEIL DE

*Mais fasché n'en suis grandement.
Car ie sçay bien qu'il a ment y.*

*Du maistre d'hostel, de monsieur de Boes-
sieux, qui detractoit
d'autruy.*

*Maistre d'hostel, c'est la maniere
De s'avancer pour bien flater:
D'autruy mesdictes en derriere,
Devant nous n'osez caqueter,
Vous triumphez à inventer,
Des propos faulx & deshonnestes.
Pensez (coquardeau) qui vous estes,
Avant que mon arc ie desbande,
Pensez d'achepter des cliquettes:
Car vostre face les demande.*

Dizain.

*L'homme prudent vertueux & bien sage,
Doit desirer sept lettres de sçavoir,
Celuy qui veult contre droit & vsage
Les biens d'autruy, les cinq voudroit avoir:
Le pauvre aveugle en voudroit quatre voir,
Le sourd douteux est tousiours en souffrance
Requerant Dieu, sur trois avoir puissance,*

POESIE FRANCOYSE.

Et s'il luy plaist leur requeste octroyer:
Iugez au vray en vostre conscience,
Lequel de tous luy doit plus grand loyer.

Autre.

Le vin qui trop cher m'est vendu,
M'a la force des yeulx rauie,
Pour-autant il m'est defendu,
Dont tous les iours m'en croyst enuie:
Mais puis que luy seul est ma vie,
Maulgré les fortunes fenestres,
Les yeulx ne seront point les maistres
Sur tout le corps, car par raison,
J'ayme mieulx perdre les fenestres,
Que perdre toute la maison.

Autre.

Baiser souvent n'est ce pas grand plaisir?
Dites ouy, vous autres amoureux:
Car du baiser vous prouient le desir
De mettre en vn, ce qui estoit en deux.
L'un est tresbon, mais l'autre vault trop mieulx:
Car de baiser sans auoir iouyssance,
C'est vn plaisir de fragile assurance:
Mais tous les deux alliez d'un accord,

LE RECUEIL DE

Donnent au cœur si grand' esiouyffance,
Que tel plaisir n'est oubly à la mort.

Autre dizain.

Les Cerfz en rup pour les Biches se battent,
Les amoureux pour les dames combatent,
Vn mesme fait engendre leurs discordz
Les Cerfz en rup pour les Biches mugissent,
Les amoureux pour les dames gemissent,
Eulx, & les Cerfz feroient de beaulx accordz.
Amans sont Cerfz à deux piedz sur vn corps,
Ceulx cy à quatre, & pour venir aux testes,
Il ne s'en fault que ruminer les corps,
Que vous amans ne soyez ainsi bestes.

Dizain.

Le plus grand mal & le plus dangereux
Que d'une amye on puisse recevoir,
N'est pas refus ny congé rigoureux,
Après qu'on à d'aymer fait son deuoir,
Ce n'est aussi estre priué de voir,
Celle qu'on tient chere comme soy mesme,

POESIE FRANCOYSE.

Vn mal y a en amour plus extreme,
Et qu'on ne peult sans l'essayer comprendre,
Diray ie quel? c'est quand on est à mesme,
Et toutesfois on est contraint d'attendre.

Contre amour.

Amour n'est pas vn Dieu, c'est vn magicien,
Qui enchante les-cœurs, & les sçait si bien pren-
dre.
Soubz couleur de plaisir, & espee de bien
Que d'eulx mesmes à luy ilz cherchent de se ren-
dre,
Et alors qu'il les tient en lieu de les defendre,
Il les trompe & deçoit, & fait que la prison,
Leur semble liberté, les yurant de poison.
Dont pis que mort s'ensuyt, doncques il n'est pas
Dieu:
Car vn Dieu n'vseroit de telle trahyson:
Mais l'esprit auenglé luy a donné ce lieu.

Dizain.

P'apperçoy bien qu'amour est de nature estran-
ge.
Difficile à congnoistre, & facile à sentir.
Il se veult approcher, quand de luy on s'estrange,
D iiij

LE RECUEIL DE

Et quand on s'en approche il en faict repentir,
Le suyre maugre moy me salut consentir,
Mais soubz bonne esperance il me fut rigoureux,
Et lors que ie pensoye estre le moins heureux,
Entre plusieurs ennuyz ie me vy prosperer,
Ayez donc souuenance, ô tristes amoureux,
Qu'il faut craindre tousiours, et tousiours esperer.

Huictain contre Amour.

Comme peult on en assurance aller
Le guide estant bandé en ses deux yeux?
Or l'est Amour, parquoy ne fault parler
Qu'il meine bien en chemin spacieux.
Et fol est l'homme, auengle ou chassieux
Lequel le suyt quand l'estroict il doit prendre,
Tra lon bien apres ce vicieux,
Qui ne peult voir, ou soymesme se rendre?

Dizain contre les mesdisans
de l'Amour.

Qu'en dictes vous royal filz de Venus?
Sera ainsi mesprise vostre empire?
Seront ceulx la prisez & soustenuz,
Qu'on veit de vous & des vostres mesdirez

POESIE FRANCOYSE.

Si vous souffrez que vostre los s'empire.
Vous, à qui ciel & terre ont fait hommage,
Nostre en sera le mal & le dommage:
Mais vostre dard & le pouuoir des dieux
Seront moins craintz que celui d'un ymage,
Pensez y donc & desbendez voz yeulx.

Dizain d'amour.

Puis qu'amour est le Dieu qui fait aymer,
Je le requiers si au commencement
M'a esté doux, qu'il ne me soit amer,
Quand il me doit donner contentement.
Qui n'a de luy nul bien, n'a nul tourment:
Mais qui a eu le mieulx qu'on peult atteindre
L'ayant perdu se doit bien de luy plaindre,
Et desirer n'auoir iamaïs en bien,
C'est pis que mort, quand tel regret fault fain-
dre,
Et en riant dit à tous, ie n'ay rien.

Dizain.

Vn boulenger (d'une si gente pastre)
En eut la fleur bien blanche & desliée,
Il la païstrist, il en cuyt, il en taste,

LE RECVEIL DE

Laisse son sac, & sa poche lyée.
Las mais depuis autre la desliée,
Qui ceste fleur si tressouuent ressasse,
Que ie suis seur que la farine y passe,
Dieu gard la fleur, la farine: mais bren
Pour celuy la qu'auant qu'elle trespasse,
Sera heureux de n'auoir que le bren.

Dizain au Roy.

Toufiours le feu cherche à se faire voir,
Par sa nature estant clair & legier:
Mais quant on veult à le celer pourueoir,
Alors il est en le cachant trop fier:
Car tout cela qu'on peult edifier,
Par luy se rompt quand clause est sa puissance
Mesmes le Dieu qui tout le monde offence,
N'ose porter son feu qu'à descouuert.
Regardez donc si forte est l'assurance,
Qui tient le mien en cœur content couuert.

Dizain de n'oser descou-
urir son affe-
ction.

Force d'amour me veult souuent contraindre,
A declarer mon cœur apertement:

POESIE FRANCOYSE.

Mais vn refus (pour honte) tant à craindre,
M'a tousiours fait vn grand empeschement.
Mon mal ainsi nourry couuertement,
Dissimulant l'ennuy tant que ie puis,
D'autre costé du bien que ie poursuis,
Le subuenir renforce mon martyre.
Voyez (helas) le tourment ou ie suis,
Voulant parler, vn seul mot ne puis dire.

Dizain d'un ialoux de s'amy.

Si pour changer tant souuent de couleur,
Rougir, pâlir, par grande frenaisie,
Perdre pouoir, le tant triste malheur,
Qui te prouient pour estre en ialousie,
Je priserois la folle fantasie,
Qui te tourmente en extreme soulcy:
Mais puis que voys clairement par cecy,
Que ta fin est si tresmal compartie,
Auisé à toy, & reconnois aussi,
Que bien est fol qui ayme sans partie.

Dizain d'un qui auoit reuelé
son secret.

Te m'estois plaint à quelque personnage
D'un qui ne peut chose qui soit celer,

Et estimois (voyant son bon visage)
 Que ne voulust pour rien me deceler:
 Mais n'a failly à l'autre reueler,
 Ce que n'auois dit de luy en absence.
 Je vous demande, ou trouuez, assurance,
 De se fier en l'autre plus qu'en l'un?
 Quand tout est dit, ie croy (ma conscience)
 Que l'un & l'autre en valeur est tout un.

Dizain pour vn rameau de Pas-
 ques fleuries.

Pour satisfaire à la branche promise
 Ce verd rameau vous est deu iustement:
 Car la verueur eternelle en luy mise,
 De voz ans verds est vray enseignement.
 Puis tout ainsi que non facilement,
 Se peult icy trouuer arbre semblable,
 Ainsi nul autre est à vous comparable,
 Dont quelle grace en moy pourray ie auoir
 Ne mon present pour estre receuable,
 S'il ne vous plaist le bon cœur recevoir?

De ne desister de poursuyure
 son entreprinse.

A sçauoir mon, si d'auoys entrepris

POESIE FRANCOYSE.

Avec autruy vn mesme cas poursuyure,
Si (pour cela) deurois estre repris,
Et en laisser mon entreprinse à suyure:
Et si quelqu'un (pour me fermer le liure)
Me reprochoit que ne faitz droictement:
A vostre aduis, deuroys ie aucunement
Laisser mes fins? aux sages m'en rapporte:
Mais toutesfois on dit communement
Que deux coquins n'ont bien à vne porte.

A vn braue qui menassoit
chascun.

Gentil muguet, qui tant auez de baue,
Et vn chascun sans propos menacez,
Doresnauant ne faictes plus du braue,
Iusques icy en auez faict assez.
Les gens d'esprit sont à bon droict lassez,
D'ainsi vous voir iargonner à outrance:
Vous prenez pied à vostre grand puissance,
Et reiettez tout ce qui vient deuant,
N'y mettez point pourtant vostre fiance,
Petite pluye abbat bien vn grand vent,

LE RECVEIL DE
D'une qui contentoit ses ser-
uans de parolles.

Dame vous auez beau maintien,
Et grand grace en vostre langage:
Mais tout cela est peu ou rien,
Si vous ne faites d'avantage.
I'accorde bien que c'est vn gage,
De pouoir iouyr quelque iour.
Si n'est ce pas le parfait tour,
Qu'il fault pour acheuer l'affaire:
Pour auoir le deduyt d'amour,
Vault mieulx peu dire & beaucoup faire.

Amour est mal assure
sans argent.

Pres d'un orfeure, un ieune gentil homme,
Entretenoit vne bien belle femme,
D'un dyamant la galande le somme.
Le bon seigneur luy respondit: Madame,
Pour le present argent n'ay, sur mon ame:
Mais vous l'aurez, & vous fiez en moy,
Incontinent le recule de foy,
Et luy monstra visage d'ennemye:
Ah, dis ie lors, quel exemple ie voy,
Qui n'a d'argent, il ne peut faire amy.

ESIE FRANCOYSE.

Dizain, d'un ayant ouy nouuel-
les de la maladie de
s'amy.

*Le messager qui de vous m'est venu,
M'a tant emply de tristesse & douleur,
Que pour le mieulx qui me soit aduenu,
J'ay veu changer tout mon bien en malheur.
Ah passe taint, ah mortelle couleur,
C'est bien raison que mon dueil vous augmente,
Puis que de pis m'amy se lamente,
Et que ie sentz en moy son mal accroistre:
Bien assure que si plus la tourmente,
Lon me verra plus que mort apparoiestre.*

Dizain.

*Monsieur fringoit sa chambriere,
Pendant que madame dormoit,
La garse qui la dance aymoit,
Remuoit bien fort le derriere,
De ce se sentant toute fiere,
Luy dit: Monsieur, par vostre foy,
Qui le fait mieulx madame ou moy?
Toy, dit il, ou ie sois mauldit.
Saint Iean, dit elle ie le croy:
Car ainsi chascun le m'a dit.*

LE RECUEIL DE
A monsieur le Connestable.

*Meur en conseil, en armes redoutable
Montmorancy à toute vertu né,
En verité tu es fait Connestable,
Et par merite & par ciel fortuné.
Dieu doint qu'en brief du glaive à toy donné,
Tu face tant par promesse & bon heur,
Que cestuy là qui en fut le donneur,
Par ton service ayt autant de puissance,
Sur tout le monde en triumphe & honneur,
Comme il t'en a donné dessus la France.*

Dizain.

*Je n'ose pas (monseigneur) vous presser,
Mesme en cela que sans vous ne puis faire:
Mais scachant bien qu'à vous fault s'adresser
Doy ie auoir tort si ie me viens retraire,
Pour estre fait l'heritier du libraire?
Je le seray, ie le pren sur ma foy,
Si le voulez doncques respondre moy
En beau Latin, fiat vt tu petis,
Et vous verrez que les liures du Roy,
Avec le temps en feront de petis.*

Dizain,

Dixain.

*Vn mary se voulant coucher
Auecques sa femme nouvelle,
S'en vint tout bellement cacher,
Vn gros maillet à la ruelle.
Or ça mon amy, se dit elle,
Quel maillet vous voy ie empoigner?
C'est, dit il, pour mieux vous coigner.
Maillet, dit elle, n'ay oncq' heu,
Quand gros-Ian me veult besongner,
Il ne me cogne que du cul.*

Dixain.

*Anne l'autre hyer me iecta de la neige,
Que ie cuydois froide certainement,
Mais c'estoit feu l'experience en ay ie,
Car embrasé ie fuz soubdainement.
Puis que le feu loge secrettement
Dedans la neige, ou trouueray ie place,
Pour fuyr amour? Anne ta seule grace,
Estaindre peut le feu que ie sentz bien,
Non point par eaue, ou par neige, ou par glace
Mais pour sentir vn feu tel que le mien.*

LE RECUEIL DE
Dizain,

Robin mangeoit vn quignon de pain bis,
Par vn matin tout petit à petit,
Et Marion lors gardant ses brebis,
Qui ce matin auoit grand appetit,
Luy dit: Robin donne m'en vn petit,
Et ie feray tout ce que tu voudras.
Non, dit Robin, ne lieue ia tes draps,
Mon pain vault mieux, & ainsi s'en alla,
Et si l'auoit aussi gros que le bras,
Ne deust on pas mener pendre cela?

Dizain.

Vn iour Robin vint Margot empoigner,
En luy monstrant l'oustil de son ouurage,
Et sur le champ la voulut besongner,
Mais Margot dit: Vous me feriez outrage,
Il est trop gros, & long a l'aduentage.
Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse
Ie le mettray, & soubdain il l'embrasse,
Et la moytié seulement y transporte.
Ah, dit Margot, en faisant la grimace,
Mettez y tout, aussi bien suis ie morte.

POESIE FRANCOYSE.

Dixain.

En deuissant à la belle Cathin,
 Mon cœur esmeu le feu d'amour sentit,
 Lors ie luy mis la main sur le tetin,
 Pour luy donner vn semblable appetit,
 Ce qui l'esmeut encores bien petit:
 Mais quand ie feiz de ma bource ouuerture,
 Ie ne veiz onc plus paisible monture,
 Ne plus aysée à se renger au poinct.
 Ainsi, dit elle on me met en nature,
 Sans me venir taster mon en poinct.

Dixain.

Mars & Venus furent tous deux surpris,
 Par Vulcanus couchez dedans vn liect,
 Qui de liens, qu'il forgea, les a pris,
 Puis aux haultz dieux va compter leur delict.
 La viennent tous, lors l'un d'eux riant dit:
 Mon compaignon, si tu te sens fasché
 De ces liens, dont tu es attaché,
 Ie suis content de les porter pour toy,
 Que pleust aux dieux que sans estre caché,
 I'eussm' amye ainsi aupres de moy.

Nostre amitié est seulement,
 Desconsue & non desirée,
 Et suyura facilement,
 Si par vous elle est desirée.
 Amour qui la flesche a tirée,
 Desoulder l'arc a pris la cure,
 Et n'ayez crainte qu'il ne dure:
 Car s'il est vray ce qu'on afferme,
 L'acier au droict de la soudure,
 Est plus fort qu'ailleurs & plus ferme.

Dixain.

Amour a fait rampenner ses deux esles
 Qui sont trop plus legieres que le vent,
 Des cœurs legiers de maintes damoyelles,
 Qui dans Paris vont au change souvent.
 Si celluy donc qui pense aller devant
 Est le dernier, c'est le commun vsaige,
 Il en est bien d'un estrange pennaige,
 Qui prengnent train selon leur nourriture:
 Mais celles la oublient leur ramaige,
 Qui par vertu ont vaincu leur nature.

POESIE FRANCOYSE.

Dizain.

Amour voyant ma grande loyauté,
Et le travail que i'ay eu en dormant,
A contre moy cessé sa cruauté,
Et pourchasse mon seul contentement.
C'est de m'amyie auoir bien promptement
La iouyssance, ainsi que ie desire,
O heur plus grand que lon ne pourroit dire,
Et toy mon cœur qui peuz tant endurer,
Or ne crains plus enuie & son empire,
Puis que tel bien est pour iamais durer.

Dixain.

D'en aymer troys ce m'est force & contrainte,
L'une est à moy trop pour ne laymer point,
Et l'autre m'a donné si viue attainte,
Que plus la fuy plus sa grace me poingt.
La tierce tient son cœur vny & ioint,
Voire attaché de si tres pres au mien,
Que ie ne puis que ne me rende sien,
Ainsi amour m'a mis en ses destroictz,
Et me soubz metz à toutes vouloir bien,
Mais ie ne sçay à qui le plus des trois.

Qui se contente d'une, en peult auoir plaisir:
 Et qui plus en desire au repentir en vient:
 Car puis que d'une seule on reçoit desplaisir
 De plusieurs certes plus d'ennuy & mal suruiuent,
 Quand à un tel amy peu ou moins en souuient.
 Vne doncq' commanda amour en tous endroitz,
 Voulant que qui luy sert obeyssse à ses droitz,
 Sans que vraye amytie soit à plusieurs commune,
 Et congnoistra celuy qui en veult aymmer trois,
 Que les trois il perdra s'il ne s'arreste à vne.

Dizain à quatre Damoyelles, blasmant
 aucun qui ne leur tenoit
 compagnie.

Merancolicq', triste & pensif ie suis,
 Et sans pouoir en rien prendre plaisir,
 Qu'a fort me plaindre, & pour ce faire suis
 Lieu solitaire, ou mieux & à loisir,
 Je fauorise au mal & desplaisir:
 Duquel regret m'a chascun iour renté,
 Pour me voir loing & de celle absenté,
 Qui de ma vie & mort peult disposer,
 Dont de vous suzyure ie me suis exempté.
 Pour mieux mon mal & travail reposer.

POESIE FRANCOYSE.

Dizain.

Fortune(las) en tant de lieux me blesse,
Que peu s'en fault que de dueil ne trespasse
Chascun peut veoir qu'el ne prend fin ne cesse,
Mais de plus fort me tourmente & pourchasse
Nouvel ennuy qui les autres efface
M'a amené, dont ie meurs de douleur:
Car d'une fiebure travaille fort ma sœur,
Et moy du mal que ie luy vois porter:
Mais si en fin ne prend fin & malheur:
Ie ne pourray tel ennuy comporter.

Huictain

Bon iour la dame au bel amy,
Vous estes maintenant contente,
Et si n'ay plaisir ne demy:
Car apres vostre longue attente,
Venu est celluy, qui de rente
M'a laissé fascherie & soing,
Dieu doit que nul ne s'en repente,
L'amy se cognoist au besoing.

Huictain.

De moins que rien à peu lon peut venir
E iij

LE RECUEIL DE

Et puis ce peu n'a si peu de puissance,
Que bien ne face à lassez paruenir
Celuy qui veut aymer la suffisance,
Mais si au trop de malheur il s'auance,
Ne receuant d'assez contentement,
En danger est par sa grande inconstance
De retourner à son commencement.

Huictain.

Ie ne le croy, & le sçay seurement.
Il est certain, & si est incroyable,
Peult on auoir chose tant agreable,
Sans le sentir & sçauoir seurement?
Certes nenny: car le contentement
En est tant grand, si doux & amyable,
Que par effect, en songe, ou autrement,
Ie n'oserois le penser veritable.

Pour la guerison d'une dame
bien aymée.

O heureuse nouuelle, ô désiré rapport
De la santé, de qui la maladie,
Estoit fin de plus d'une vie.
O fauorable fort,
Et plus d'un reconfort,

POESIE FRANCOYSE.

Et toy & mon ame assouvie.

Qu'attendz tu plus? as tu encor enuie

D'auoir vn plus grand bien la bas auant la mort?

D'une Girouette.

Par mon droict nom, m'appelle Girouette,

Qui au plus haut de la maison suis mise,

Tournant au vent comme vne pirouette,

A tous propos: car telle en est ma guise.

Je donne aduis de galerne, & de bise,

Du vent d'auul, de midy sans compas,

Tout vient à moy, le vent de la chemise

Souffle trop bas, ie ne le cognois pas.

Huictain.

Or sus amour, puis que tu m'as atteint.

Que n'attaintz tu celle pour qui i'endure?

Si mon las cœur pleure, sousspire & plaint,

Sera le sien entier & sans blessure?

Fais luy sentir ta grand force & poincture,

Et le pouoir de ton dard vigoureux,

Si nous rendras par egalle mesure,

Tous deux contens, ou tous deux malheureux.

LE RECUEIL DE
Huiſtain.

*A Menelac & Paris ie pardonne,
L'un de ſa femme importun demandeur,
L'autre d'amye obſtiné defendeur:
Mais du malheur des Troyens ie m'eſtonne,
Car ſ'il falloit, que pour belle perſonne,
Leur ville fuſt quelque fois deſmolye,
Perir pour vous ma dame belle & bonne,
Leur euſt eſté plus gloire que folle.*

Huiſtain.

*Amour craignant de perdre le pouuoir,
Que luy donnoit ſur moy voſtre preſence,
M'a faiſt chercher ce que moins puis vouloir,
Par l'ennuy ſeul d'une ſi briefue abſence.
Vous iugerez cela eſtre inſtance:
Mais ce n'eſt rien que deſir trop ſeruent
Qui de deux maux, l'un beaucoup moindre penſe,
C'eſt ne veoir point ce qu'on veoit trop ſouvent.*

Huiſtain.

*Je ne fais rien que plaindre & ſouffrir,
Deſirant plus ce que moins pais auoir,
Et ſents mon mal chaſcun iour empirer,*

POESIE FRANCOYSE.

En voyant moins ce que plus ie veux veoir
Veoir semble peu à qui s'en peut pourueoir:
Mais i'ay cogneu par vraye experience,
Que quand on fait en amour son deuoir,
Il n'est ennuy que l'ennuy d'une absence.

Huictain.

Si ie maintiens ma vie seulement
Par ton regard, qu'est ce que ie feray?
Si tu le donne autrepart ie mourray,
Et toy bien tost apres certainement:
Car lors que mort finira mon tourment,
Te sentiras sans force & sans valeur,
Puis que viuons l'un par l'autre aysement,
Moy de ton œil, & toy de ma douleur.

Huictain.

O faux amour deceuant par douceur,
Qui contentez à vostre volonté,
Plus qu'on ne dit, vous estes vn trompeur,
Plein de tourment soubz vmbre de bonté.
De vostre nom mon cœur est effronté
Car doux il est, à l'ouyr prononcer:
Mais tout bien dit, & au vray racompté
Vostre arc n'est rien que dueil à l'enforcer.

LE RECVEIL DE
Huictain à s'amy.

Vn doux nenny, avecq' vn doux soubz rire,
Est tant honneste, il le vous faut apprendre,
Quand est d'ouy si venez à le dire,
D'auoir trop dit ie voudrois vous reprendre:
Non que ie sois ennuyé d'entreprendre,
D'auoir le fruiet, dont le desir me poingt:
Mais ie voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez: Amy ne l'aurez point.

Huictain

Puis qu'au millieu de l'eau d'un puissant fleuve,
Le verd boucquet par feu est consommé,
Pourquoy mon cœur en cendre ne se trouue,
Au feu sans eue que tu m'as allumé?
Le cœur est sec, le feu bien enflammé,
Dont la regueur (helas) dont tu es pleine,
Le veoir souffrir a tousiours mieux aymé,
Que par la mort mettre fin à sa peine.

Liberté & seruitude, procedante
d'amour.

Au monde suis libre & serf, tout ensemble,

POESIE FRANCOYSE.

Sers par le sort, & libre de nature.
 Sers suis d'amour, qui tel maistre me semble,
 Que le servir est heureuse aduventure.
 Si lon me dit que c'est chose trop dure,
 Je le veux bien: mais vela ou i'en suis,
 Que plus le sers, plus ma liberté dure,
 Car le servant liberté ie poursuis.

D'un qui se vantoit de la grandeur &
 grosseur de son membre.

Tu n'as beauté, bonté, ne bonne grace,
 Et ne scaurois entre gens plaiser.
 D'ou prens tu donc vne si folle audace,
 De ton service aux dames presenter?
 Tu ne scais rien, sinon de te vanter,
 Qu'as vn gros membre & long oultre mesure,
 Vais en (vilain) au bordeau contenter,
 L'insaisit desir de ton orde luxure.

A Ysabeau.

Ysabeau, lundy m'enuoyastes
 Vn lieure, & vn propos nouueau:
 Car d'en manger vous me priastes,
 En me voulant mettre au cerueau,
 Que par sept iours ie serois veau.

LE RECUEIL DE

Resuez vous, auez vous la fieuze?
Si cela est, vray, Ysabeau,
Vous ne mangeastes iamais lieure.

Dixain.

Non sans raison on condamne & accuse
L'homme estre ingrat, qui son or cache en terre
Car ny autruy, ne luy mesme en vse:
Mais est sans fruiet comme inutile pierre:
Aussi qui tient grande beauté recluse,
Outre son gré, manifestement erre,
Enclorre on doit Curs, & Lyons nuisans,
Non ces beaux corps à aymer plus dui sans.

D'une vieille.

S'il m'en souuient vieille au regard hideux,
De quatre dentz, ie vous ay veu mascher:
Mais vne toux dehors vous en meit deux,
Vne autre toux, deux vous en fait cracher,
Or pouuez bien tousser sans vous fascher:
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la terre y veult rien arracher,
Non plus que vous n'y trouuera que mordre.

POESIE FRANCOYSE.

De Macée.

Macée me veut faire à croire,
Que requise est de mainte gent,
Tant plus vieillist, plus à de gloire,
Et iure comme vn vieux sergent.
Qu'on n'embrasse point son corps gent
Pour neant, & dit vray Macée:
Car tousiours elle baille arrgent,
Quant elle veut estre embrassée.

Non estre ingrat des
biensfaictz.

Il fait grand mal à quelque creditur,
Quand il ne peut auoir son payement,
Encores plus quand veoit son debiteur
Nyer le prest: car si tant seulement,
Le confessoit, seroit allegement
Au creditur, d'attendre en esperance:
Mais perdre tout luy est vn grand tourment,
Qui perd le sien, il perd la patience.

Huictain.

Vostre obligé (mon sieur) ie me confesse,
Comme de vous ayant receu grand bien.

LE RECVEIL DE

De vous payer ne vous feray promesse:
Car ne pourrois en trouuer le moyen.
Si respondant voulez, ie le veux bien,
Mon cœur respond, & se met en ostage,
C'est mon tresor, d'autres biens ie n'ay rien,
Je vous supply le retenir pour gaige.

Huictain.

Le lendemain des nopces on vint veoir
Si l'espousee estoit point la nuyt morte,
Et si l'espoux auoit faict son deuoir,
Qui dit qu'ouy, & de ce s'en rapporte
A son espouse, en priant qu'elle en porte
Vray tesmoignage, & si par amitié,
Ne l'auoit faict six fois de bonne sorte,
Ouy bien, dit elle: mais i'en feis la moytié.

A ceux qui vont à la tauerne
sans argent.

En bonne foy ie ne suis point content,
Que vous disniez pour vne patenostre,
Rien ne payrez, & si burez d'autant,
L'avez vous leu au texte de l'apostre?
Ne laissez point paurtant de passer oultre,
N'entrez ceans pour escumer mon pot:

Car

POESIE FRANCOYSE.

Car i'ay vn vœu qui est contraire au vostre:
Nul n'y bura qu'il ne paye l'escot.

A vn prometteur sans effect,
Triolet.

Que me proffite ta promesse,
Si tu ne me la veux tenir?
Je suis ainsi qu'un chien en lesse,
Que me proffite ta promesse?
Tu me fais de grandz biens sans cesse,
Pourtant ie n'en voy rien venir,
Que me proffite ta promesse,
Si tu ne me la veux tenir?

Quatrains.

Si la beaulté se perit en peu d'heure,
Faiçtes m'en part tandis que vous l'avez,
Ou s'elle dure semble que ne devez
Craindre à donner un bien qui vous demeure.

Responce.

Si grand beaulté se perit en peu d'heure,
Aussi fera le desir qu'en avez,
Ou s'elle dure, hélas vous ne devez

LE RECUEIL DE
L'estimer bien, si le mieux ne demeure.

Quatrain.

Tien noz deux cœurs par vn vouloir vniz,
O Cupido qui tes subiectz contente,
Conforte les en ceste longue attente,
Ilz sont assez par absence puniz.

Quatrain.

On dit qu'amour luy mesmes l'aymera,
Car il la touche & craint de la blesser.
S'il en est pris ie croy qu'il forcera.
Elle d'aymer, ou moy de la laisser.

Ie le disois que lon m'a estrangé,
Et pour vn autre à bien grand tort changé:
Mais i'ayme mieux, taisant mon mal, le croistre,
Sans que la cause on en puisse congnoistre,
Que par mesdire estre du tort vengé.

Quatrain.

Ton gentil corps en beauté souveraine,
Au temps passé si Paris eust peu voir,
N'eust estimé de Venus le pouuoir,

Qui luy donna ioyssance d'Heleine.

Quatrain.

Ayez pitié du grief mal que i'endure,
Pour vous aymer sans me vouloir blasmer,
Amour vous peult comme moy faire aymer,
Et du passé faire payer l'vsure.

Quatrain.

Tant plus ie pense estre pres de mon bien,
Plus i'ay de mal, & moins vault ma priere,
Et plus m'estraint amour de son lien,
Moins elle est prise, & plus se tyre arriere.

Quatrain.

Prestez moy vn de ces yeux bien apris,
A faire aymer sçauex que ie feray,
Incontinent ie vous regarderay,
Et vous prendray ainsi que m'auex pris.

Quatrain.

Las il m'est force & ainsi ie conclus
De m'en aller qui grand dueil me sera;

LE RECUEIL DE

Car ie suis seur que peu vous restera,
D'amys si bons encores moins de plus.

A vn repreneur.

Pour tout reprendre par malice,
Tu nous reproches ton sçavoir,
Regarde bien à ton deuoir,
Il n'est si ferré qu'il ne glisse.

Quatrain.

De varier n'en est plus mention,
C'est vn arrest que les dames ont fait,
Faisant serment que leur affection
Sera congneue, en fermeté parfait.

Quatrain.

Ie l'ay chassée, & vn autre la prinse,
I'en ay le mal, & il en a le bien,
Elle n'est mienne & ie demeure sien,
Parquoy ie ditz que i'ay esté sa prinse.

Quatrain.

Les mesdisantz, par leur meschant langage,

POESIE FRANCOYSE.

Ont fort tasché de rompre nostre accord:
Mais tant s'en fault qu'ilz y mettent discord,
Que nostre amour en croistra d'avantage.

Marot du faulx bruyt de sa mort.
Douzain.

A My Cremeau, on t'a fait le rapport
Depuis vn peu, que i'estois trespasé,
Je prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, & se i'y ay pensé.
Quelque ennemy a ce bruyt avancé,
Et quelque amy m'a dit que mal te porte.
Ce sont deux poinctz de differente sorte,
Si l'un est vray, c'est vn bruyt bien maussade:
Quant à celuy qui a fait l'ambassade
De mon trespas, crois qu'il ment & se mord,
Et pleust à Dieu que tu fusse malade,
Non plus ne moins que ie pense estre mort.

Sainte Marthe à Marot, idem.

IL fut vn bruyt, ô Marot qu'estois mort,
Et ce faulx bruyt vn menteur assoura,
L'un d'un coste se plaignoit de la mort,
Faisant regret qui longuement dura,
L'autre, par vers piteux la deplora,
F ij

LE RECVEIL DE

*Tettant souspirs de dur gemissement,
Moy de grand dueil plorant amerement,
Duquel estoit ma triste ame saisie.
Las, dis ie, mort est nostre amy Clement,
Morte doncq' est Françoysse poësie.*

De monfieur le cardinal de
Tournon.

L'Oeil trop hardy, si hault lieu regarda,
Que le parler n'y osa oncq' attendre,
Le cœur vouloit, mais doubte l'enguarda,
Non demander: mais seulement se plaindre.
Et n'ayant sceu autant dire que craindre,
Il demouroit en son piteux tourment:
Lors l'œil sentant cœur & parolle estaindre,
Dit qu'il fera l'office de complaindre,
Puis que du mal fut premier fondement.
La commença tant de larmes espraindre,
Que lon congneut son dueil qui ne peult faindre,
Et de la eut de cœur allegement.

Sizain.

*Je vous supply fortune & variable temps,
Arrestez voz efforts: car ce que ie pretendz
N'est subiect par oubly, par longueur, ny absence,*

POESIE FRANCOYSE.

Obeyr au travail de vostre grand puissance.
Puis que content vouloir fait viure l'esperit,
Contentez vous du corps, si par vous il perit.

D'un Vfurier, Virelay.

LAs ne voy tu pas,
Le perilleux pas
Ou te vas fourrer
C'est vn pauvre cas,
Pour quelques ducas,
Ainsi t'embourrer
Tu te voys errer,
Et droit t'enferrer,
Mais abuse tu n'en fais compte:
Pense à te ferrer,
Et te defferrer,
Pour à la fin rendre bon compte.

Autres nouuelles inuentions faites
par plusieurs poëtes.
De Pauline.

Pauline est riche, & me veult bien
Pour mary, & ie n'en sçay rien:
Car tant vieille est que i'en ay honte.
S'elle estoit plus vieille du tiers,

*Je la prendrois plus volontiers:
Car la despeche en seroit prompte.*

*De la nouuelle façon de porter ba-
gues aux aureilles.*

*Ne tenez point estrangers à merueille,
Qu'en nostre court chascun maintenant porte
Bague ou anneau, en l'une ou l'autre aureille:
Car de vieil fait, vient ceste neufue sorte.
Voyant iadis Hercules nostre forte
Et ample Gaule, inuincible par main,
La scent gagner par son langage humain,
Dont il acquist le bruyt d'auoir mené
Ce peuple Grand par l'aureille enchesné:
Mais nous deuons au Roy plus grandz louenges
Car le ciel seul l'a à vaincre ordonné,
Les siens par langue, & par main les estranges.*

*Enuoy à vne damoyelle, qui auoit
osté vn pourtraict.*

R *Enuoyez moy le tableau que sçauex
Par ce porteur, au moins si vous l'auex
Ou faites tant que le puissiez retraire:
Car à present, i'en ay bien fort affaire
Pour le repaindre, & faire retrasser,*

POESIE FRANCOYSE.

Auant qu'il soit achemé d'effacer.
Non qu'un pourtraict ne vous deust faire enuie,
Quand vous auez le personnage en vie,
De qui puez miculx finer & iouyr,
Que d'un tableau qui ne peult rien ouyr.
Lequel pourtraict s'il ne reuient à moy,
Et que pour luy vous rompiez vostre foy:
Croyez aussi qu'au lieu du personnage,
Vous demeurera seulement vne ymage.

Recepte.

Recepte pour vn flux de bourse,
Couchez vous auant qu'il soit nuict,
Dormez tousiours, & pourquoy? pource:
Car en dormant rien ne vous nuyt:
Mais si vous aymez le deduict,
D'habiter la belle au corps gent,
Par nostre dame il fault argent.

Le trophée d'amour.

A Mour a fait son trophée eriger,
Marque & tesmoin de ses faictz & victoire,
Cil en qui est l'uniuers diriger,
Et les humains deffaillantz corriger,
Y a laissé sa foudre en nue noire,

LE RECUEIL DE

La sont pendans pour enseigne & memoire.
 Diuers escuz de Mars qui prend à gloire,
 Le sang espandre & regnes affliger,
 Neptune y voit son trident arrenger,
 Et Hercules sa masse meritoire,
 Phœbus son arc & sa trouffe d'yuoire,
 Bacchus ses dardz & instrumens à tout,
 Y a renduz & souffert rediger,
 O fol mortel, caduc, & transitoire,
 Voyant les deux servir de telle histoire,
 Vouldrois tu bien ymaginer ou croire,
 Qu'eusse pouoir d'eschaper ce danger?

Donner vous veux certaine congnoissance
 Du larronneau auengle & dangereux,
 Quand vous verrez par tout trotter les yeux
 Rire & plorer, oultre l'acoustumance,
 Quand vous verrez sans propos en tous lieux
 Rire & plorer oultre l'acoustumance.
 Quand vous verrez sousspir en abondance.
 Taire souuent, ou parler vaudra mieux.
 Quand vous verrez faillir en patience,
 Par vn penser, puis triste, puis ioyeux,
 Quand vous verrez passetemps curieux,
 Estre cherché d'un qui triste se pense.
 Quand vous verrez habitz noirs ennuyeux,
 Estre portez d'un qui ayme la dance.

POESIE FRANCOYSE.

Quand vous verrez voire sans repentance,
Pour bien mentir iurer cent mille dieux.
Quand vous verrez honneur & conscience,
Fuyr bien loing avecques la raison.
Vous devez lors iuger par apparence,
Que le larron est dedans la maison.

Vnzain.

Si deux tesmoins contre vn seul on doit croyre
Il est donc vray ce que plus ie desire:
Car i'apperçoy chose claire & notoire
Dans voz deux yeux, quoy que me vueillez dire:
Mais le parler pour croistre mon martyre,
Veult dementir voz veritables yeux,
En m'assurant que rien deffoubz les cieux,
Tant soit parfait, ne fait qu'amour vous touche
Iusques au cœur, ma dame dites mieux,
Ou voz deux yeux par regard gracieux,
Contrediront vostre cruelle bouche.

Vnzain.

Le ciel voyant que ie suis contraint faindre
Vne douleur, qui est plus qu'importable
Deuant voz yeux, mon dueil a voulu paindre
Prenant pour moy sa face lamentable.

LE RECVEIL DE

Croyez, le donc, car il est veritable,
Et comme en luy voyez grand violence,
De pluye & ventz, trop plus grande abondance,
D'aspres souspirs & de larmes mortelles,
Me font mourir ayant en souuenance,
A tout le moins quand durant mon absence,
Au ciel lirez mes piteuses nouvelles.

Dizain.

Triste œil menteur qui pour me decepuoir,
M'avez de luy fait vn mauvais rapport,
Le m'assurant seulement par le voir
Leal & seur, helas vous avez tort:
Car vous estes cause de dure mort,
Veu que par vous i'en ay prins accointance,
Et mis ma foy: mais ie voy sans doubance,
Qu'il n'a vſe que d'un amour fardé.
Pleurez, mon œil autant par penitence,
Que vous l'avez par amour regardé.

Dizain.

Sans vous ouyr i'entendz bien que vous dites
Ou pour le moins que vous mesmes pensez,
Que voz biensfaitz surmontent mes merites,
Et que mes maulx sont trop recompensez.

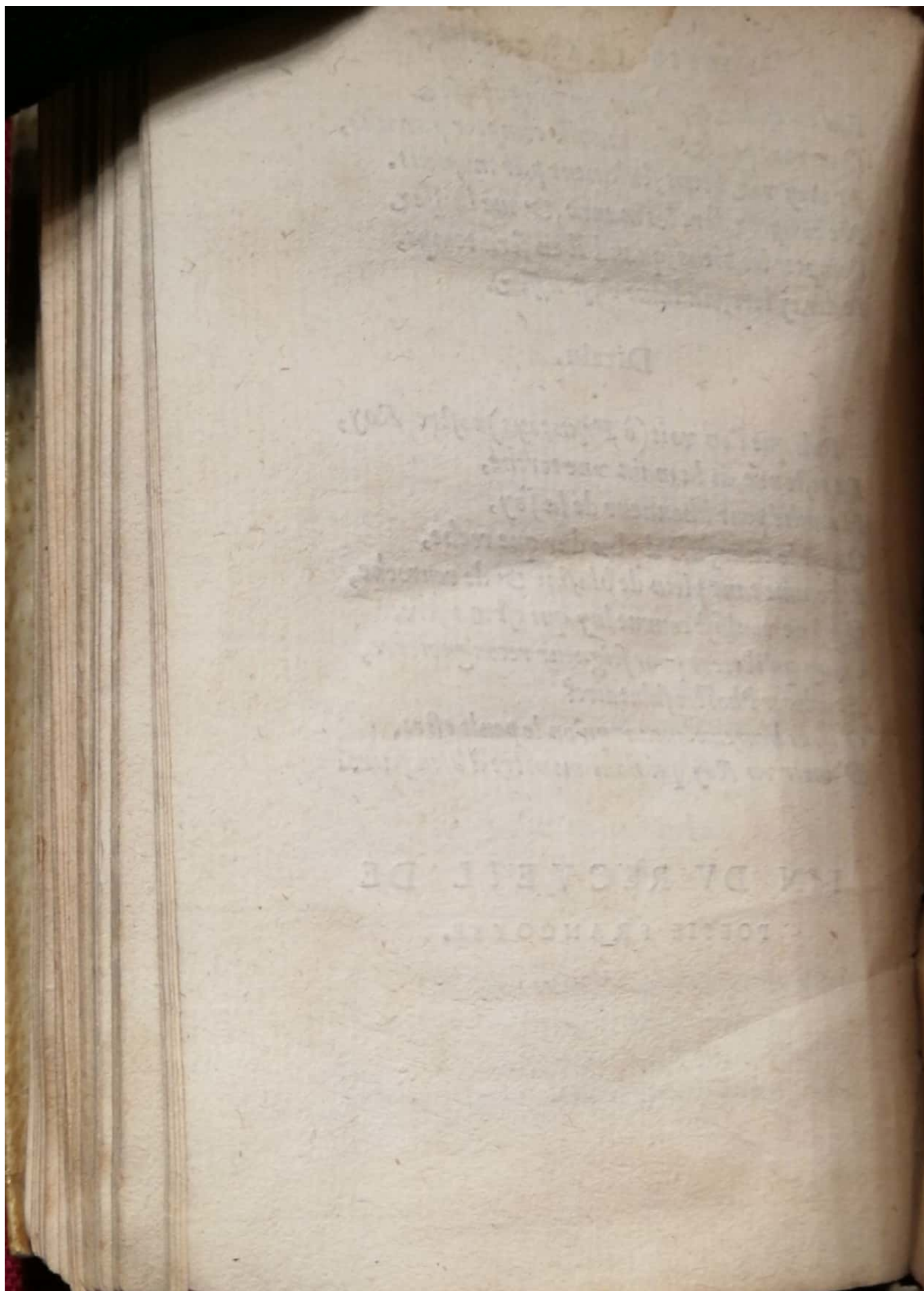
POESIE FRANCOYSE.

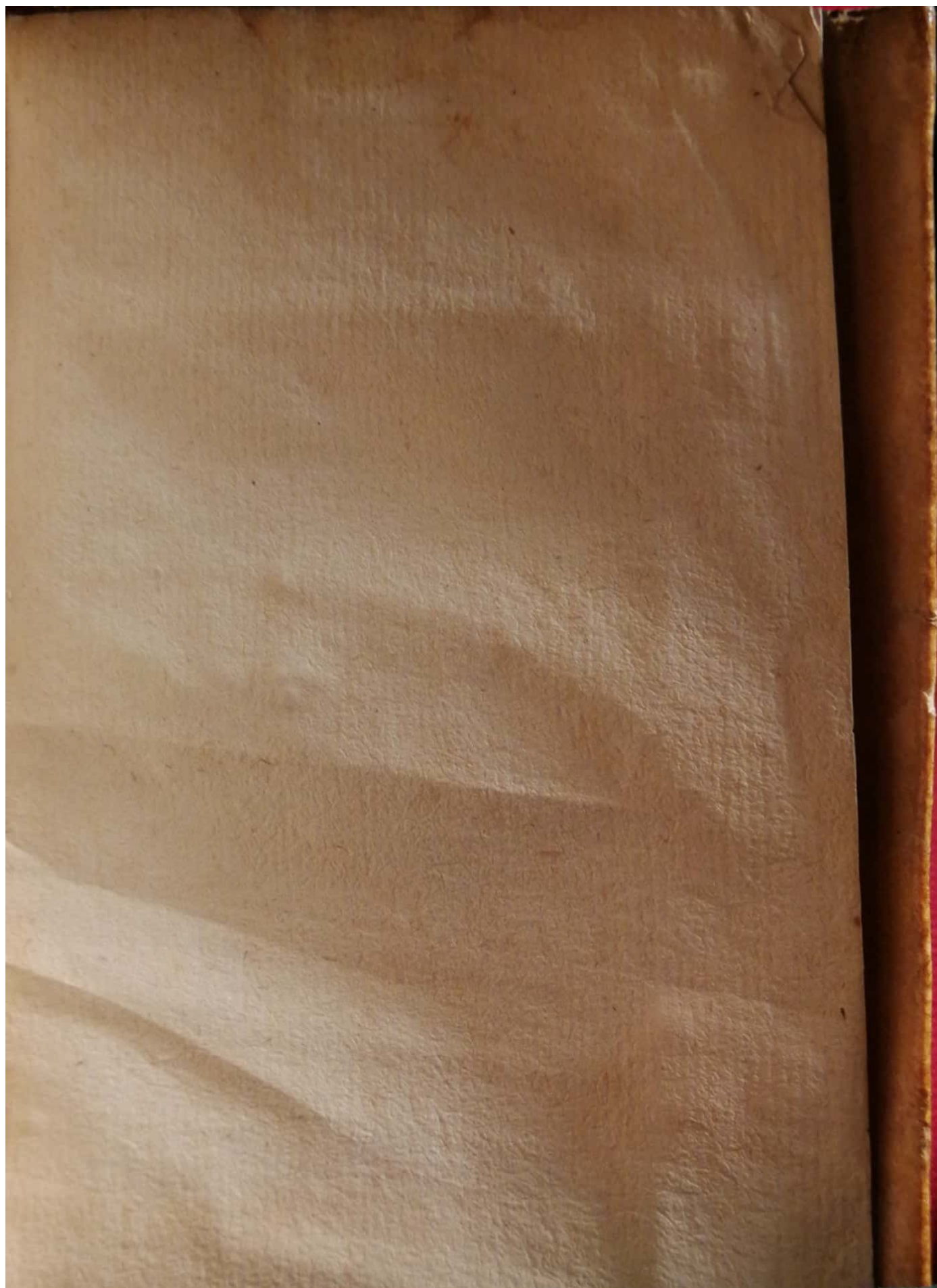
*Las entendez madame, & congnoissez
Que vous pouez mes maulx compter par ans,
Et moy voz biens seulement par momens.
Ne comptez fors les maulx, & me laissez
Compter les biens, quand il en sera temps,
Je diray lors, madame c'est assez.*

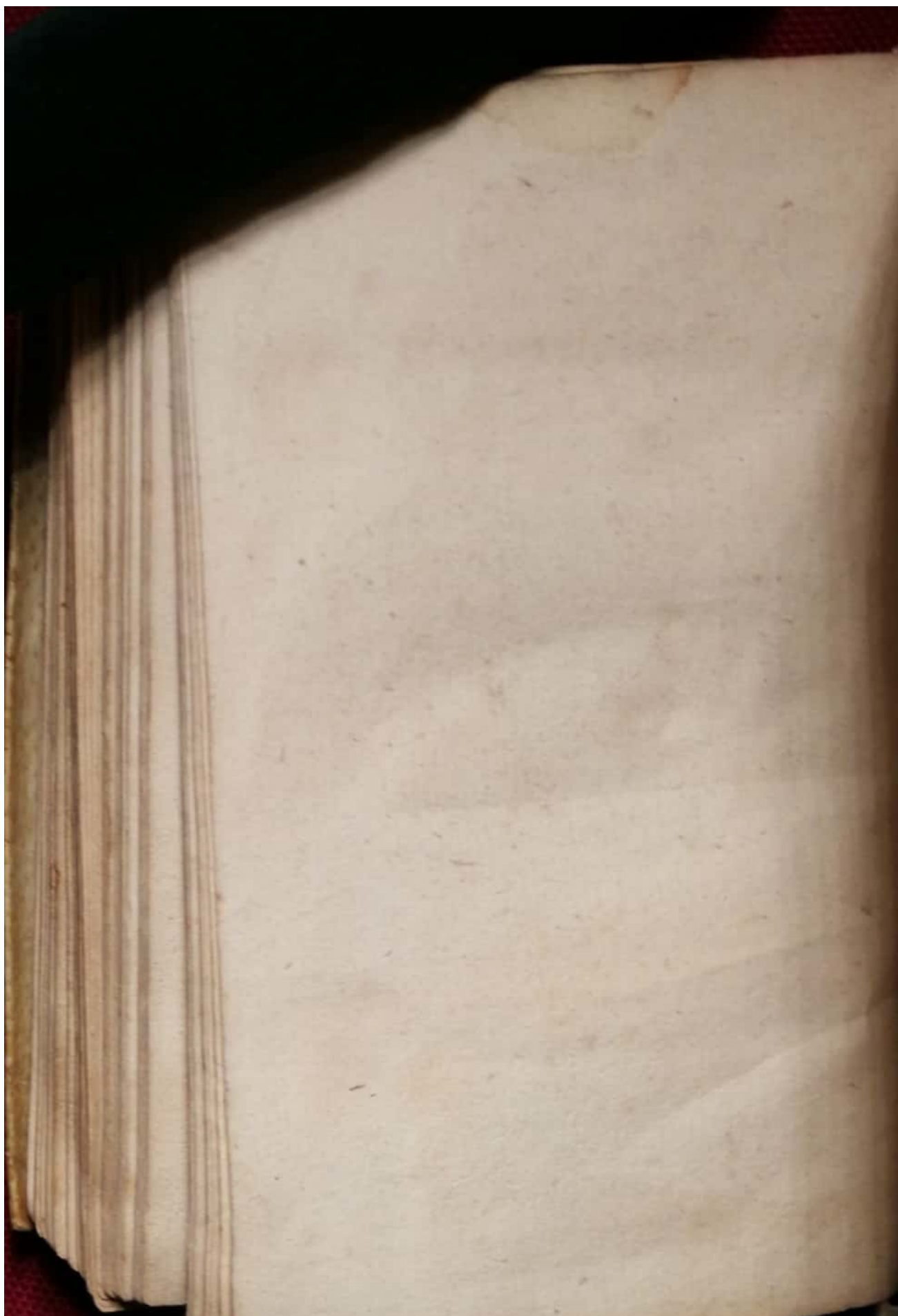
Dizain.

*Puis que l'on voit (ô François) nostre Roy,
La teste nue, en la main vne torche,
Humilié pour l'honneur de la foy,
Ou est le cœur fust il plus dur que roche,
L'homme tant plein de blasme & de reproche,
Qui ne voulsist comme luy qui est maistre,
Celuy qu'il tient pour seigneur recongnoistre,
Et adorer l'hostie salutaire?
O nous heureux autant qu'on le peult estre,
D'auoir vn Roy qui nous monstre à bien faire.*

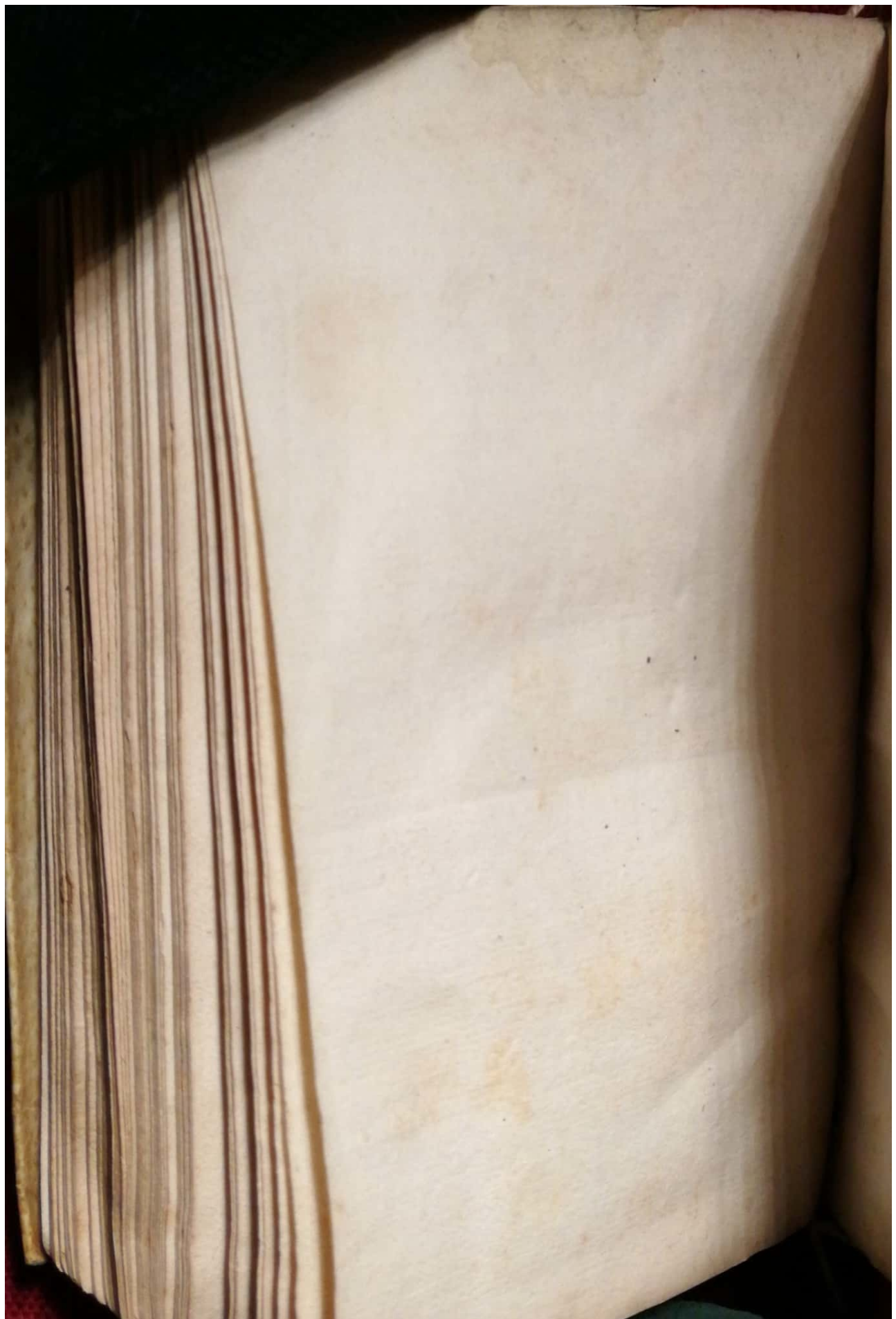
FIN DV RECUEIL DE
POESIE FRANCOYSE.



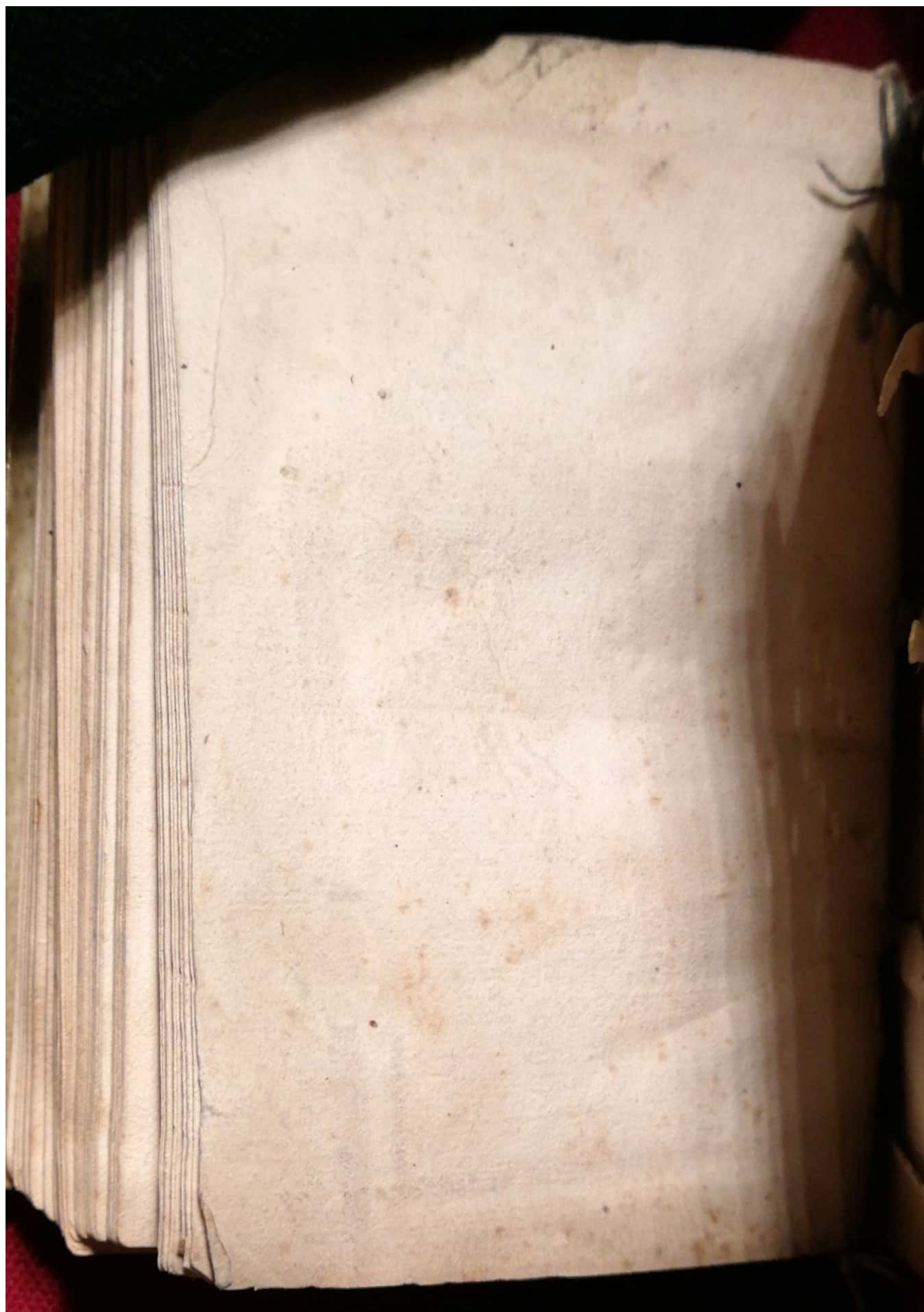


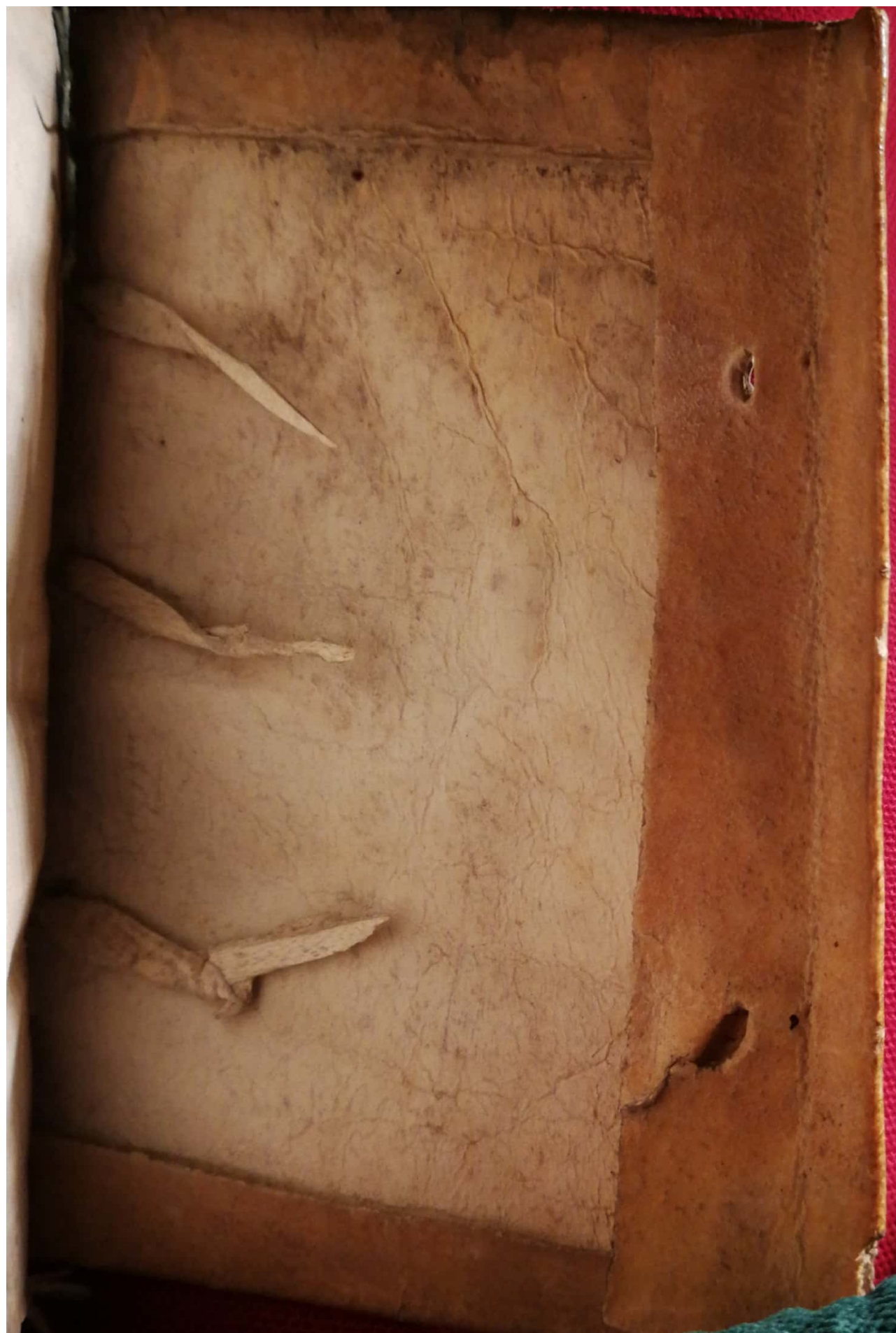
















La Bie Coulange

~~V+75~~

1/2

5050.51

ART POETIQUE

FRANCOYS, POVR L'IN-

struction des ieunes studieux, &
encor peu auancez en la
Poësie Francoysë:

AVEC LE QVINTIL HO-
ratiæ sur la defense & illustration
de la langue Francoysë.

Auquel est inseré à la fin vn recueil de
Poësie Francoysë, pour plus facilement
entendre ledict art.

*Ex libris
St. Bernardi*

*Julius Bern
periliosus*



A PARIS.
Par la veufue François Regnault, à l'En-
seigne de l'Elephant.
1555.

Yez

ART. ROBERT
CLAYCOVE ROBERT



A. J. R. R.
1877

A V LECTEUR.

CE que tu liras icy, lecteur, es-
crit en ta faueur touchant la
bonne part de ce qui appartient
à l'art de la Poësie Françoisse,
n'est autre chose qu'un tesmoi-
gnage de ma bonne volonté.
Volonté (dy-ie) que i'ay grande long temps
a de voir, ou moins d'escriuans en ryme, ou
plus de Poëtes François. Lesquelz voyant
auilez, & quasi ensepuelis soubz l'obscure
troupe de ces telz quelz escriuants, ne me suis
peu garder d'escrire: afin que ces gentilz ry-
meurs par la congnoissance de l'art qu'ilz
pourront prendre de mon esriture, se gardent
d'escrire, s'en congnoissans bië loing reculez:
ou s'ilz continuent d'escrire, qu'ilz le facent
auecques l'art. Gaignant l'un de ces deux
poins, auec tant peu que tu voudras de ta fa-
ueur & bonne grace, ie me tiendray assez re-
compense de mon tout tel quel labour: voire,
fust il plus grand de moitié: *A Dieu.*
A Paris le vingt septiesme de Iuing. L'an
de salut. 1548.

A L'ENVIEVS.

Qu'ay-ie esperé de ce tant peu d'ouvrage,
Que ma plume a labouré cy dedans?
Honneur? nenny: ie suis trop ieune d'ans
Pour le gaigner de sçauoir d'auantage.
Profit? non plus: de tout tel labourage
Auiourd'huy sont les fruis peu euident.
T'enseigner? moins: ie sçay tes yeux ardens
Ne s'esclarcir de tant vmbreux nuage.
Quoy donc? te plaire, entreprenāt monstret
Quel vouloir i'ay de voir garder les Muses
Entre François leur naine douceur.
Et le monstret si i'ay peu rencontrer
Chemin pour y venir, que tu en uses:
Si non, que tu en monstres vn plus seur.

3

PREMIER LIVRE DE
l'art poetique François.

*De l'antiquité de la poesie, & de
son excellence.*

CHAPITRE I.



Tous les ars sont tant con-
ioincts avec ceste diuine
perfection que nous appel-
lōs Vertu, qu'oultre ce que
ilz ont assis leur fondemēt
sur elle comme pierre quarrée & ferme,
encor ont ilz emprunté d'icelle leur ver-
tueuse appellation. Et pourtant ceux qui
ont dit que la vertu & les ars sourdoient
d'une mesme source, c'est à dire de ce pro-
fond abyme celeste ou est la diuinité, ont
bien entēdu que la felicité de cōgnoistre
les choses & la perfectiō de les bien faire,
auient tout vn mesme effet. Aussi est-ce
que nous appellons science (mere à vray
dire & nourrice de l'œuure vertueux) *1 1 Genese,*
chose propre à la diuinité : & de ceste *chapitre*
science l'art est tāt prochain & fraternel, *quatrieme*
que les prenāt vn pour autre, on ne seroit
de guere abusé. Et certes comme en tous
les arts ceste estincelle du feu diuin à l'ap

ART POETIQUE.

2 Vergil. procher de l'esprit son semblable, 2 rend
 Enceid. 6. lumiere par laquelle ell' est euidemment
 lib. cogneue: aussi en l'art poetique (me soit
 3 Euthou permis de nōmer art, ce que plus propre-
 siasme. ment i'appelleroye diuine inspiration 3)
 4 Cicero reluit elle entre plus viue & plus appare-
 en l'or. te splendeur: Car le Poëte de vraye mar-
 pour Ar que, ne chante ses vers & carmes autre-
 chias le ment que excité de la vigueur de son
 Poëte. esprit, 4 & inspiré de quelque diuine in-
 5 Platon spiration. Pourtant appelloit Platon 5 les
 au dial. Poetes, enfans des dieux, le pere Ennius 6
 10 & au les nommoit sains, & tous les sçauans les
 liure 2. de ont tousiours appelez diuins, 7 comme
 la repub. ceux qui nous doiuent estre singuliere-
 6 Ennius ment recommandez, à cause de quelque
 en Medée don diuin, & celeste prerogatiue, laquel-
 7 Virgi. le est clairement monstrée par les nōbres
 Eclo. 5 dont les poetes mesurēt leurs carmes, par
 8 Nōbres perfectiō & diuinité 8 desquelz soustiet
 de Pytha & entretient l'admirable machine de cest
 goras au vniuers, & tout ce qu'elle clout, & con-
 Timée de tient. Mais qui pourroit raisonnablement
 Platon. affermer que la poesie fust de nature &
 1. Cice. en de premiere naissance, sans estude, doctri-
 l'oraison ne ou precept, 1 autrement que diuine-
 pour Ar ment, donnée? Car ce qu'en Poesie est
 chias. nommé art, & que nous traictons comme

art en cest opusculé, n'est rien que la nuë
 escorce de Poësie, qui couure artificielle-
 ment sa naturelle seue, & son ame naturel-
 lement diuine. Laquelle encor de son ori-
 gine & premier vsage, & de la continua-
 tion d'iceluy iusques au present nostre
 siecle, te sera tant apertement montrée,
 que tu penseras te faire plus de tort qu'à
 elle, luy niant sa diuinité.

Moïse premier diuin prebstre, pre- 2 Exode
 mier conducteur du diuin peuple, & pre- chap. 15.
 mier diuin Poëte, apres auoir triumphe 3 Auli-
 du danger de la mer rouge, & de la cruel ure des
 le malice de l'Egyptien Pharaon, 2 chan- Psalmes.
 ta-il grace & louenge à Dieu autrement 4 Aus
 qu'en vers poëtiquement mesurez? De- Prou. de
 puis luy, Dauid chanta-il ses Psalmes, 3 Salomon.
 Salomon ses Prouerbes, 4 les trois en- 5 Daniel
 fans en la fournaise leur Cantique, 5 les chap. 3.
 Prophetes leurs prediçtions, 6 Hierem- 6 Esaie
 mie ses lamentations, 7 autrement qu'en chap. 36.
 mesure versifiée? Mais, ie te pry, le- 7 Aus
 ctur, les chanterent ilz tous, autres Threnes
 qu'inspirez de l'esprit de Dieu? Ces O- de Hierem-
 racles sont tant certains & assurez de di- mie.
 uinité, que le doute n'y a que mordre. Et 1 Plin
 les responses que rendoyent aussi entre liure 7
 les Grecz ApolloPythié & Delphique, 1. chap. 56

ART POÉTIQUE

- 1 *Pline* Themis, & autres telz Dieux & Deesses
livre 7 par les bouches de Phemonoë, Deipho-
chap. 56. bé, & autres telles Sibylles estoient en
2 *Hora-* vers: & si elles n'ont telle assurance de
ce Dicta diuinité que les Oracles susditz, si en ont
per carmi elles tant grande apparence, qu'en a esté
na sortes. apparente l'opinion de ces diuins espritz
Virgil. 6. Grecz & Latins.
Aeneid. Les Romains mesmes des le commen-
Folys ne cement de leur ville, regnant Numa
carmina Pompilius, firent chanter à leurs Salies
manda. prebstres de Mars, louanges & suppli-
3 *Tite Li-* cations aux dieux, mesurées en carmes
ue premi- poétiques, lesquels en la continuation
er liure de de leurs ceremonies ont esté tousiours
puis la vil harmonieusement chantez en leurs tem-
le fondée. ples & sacrifices. Nous aussi qui tenons
le vray caractere de la diuinité, chan-
tons la pluspart des louanges & prieres
que nous dressons à Dieu & ses saintz,
en vers & carmes mesurez. Et puis pour-
ra nier aucun aux Poëtes leur diuine
precellence? Laquelle cogneuë par les
monarques & souuerains seigneurs des
hommes, & des terres, voyans & oyans
dire qu'un Mercure, un Apollo, un Ariô,
4 *Les Poe* un Amphion, un Orphée 4 par la dou-
tes en plu ceur de ses vers chantez auoit illustré la

gloire des plus haults & puissants dieux, *sieurs en-*
prirent ensemble enuie de s'esgaller aux droitz.
dieux, & estre comme eulx louez & co-
gnuz à la posterité par le carme des Poe-
tes. De la Homere, de la Hesiode, de la
Pindare, ressentirent entre les Grecz,
admiration & louange de leur diuine
versification, & tous ceulx qui suyans
leurs traces ont esté depuis entre les
Grecz honnorez Poëtes. De la Liuius
Andronicus, de la le pere Ennais, de la
le plaissant Plaute trouuerent nom & fa-
ueur entre les Rommains, & apres eux
Virgile, Ouide, Horace, & autres in-
finiz, furent enrichis, fauoris, & hon-
norez à Romme des Cefars, des Sena-
teurs, & du peuple. Et depuis la Poësie
ayant ia trouué vn des plus haults degrez
de son auancement, dont la fureur des
guerres l'auoit abaissée, se releua entre
les Italiens, retenans encor quelque ve-
stige de ce florissant empire par le mo-
yen d'vn Danthe & d'vn Petrarque. Puis
passant les mons, & recogneuë par les
Françoys aux personnes de Alain, Ieã de
Meun, & Iean le Maire, diuine de race, &
digne de royal entretië a trouué n'ague-
res soubz la faueur & eloquence du Roy

ART POËTIQUE.

François premier de nom & de lettres,
& maintenant rencontre soubz la pruden-
ce & diuin esprit de Henry Roy second
de ce nom, & premier de vertu, telle ve-
neration de sa diuinité, que l'esperance
est grande de la voir dedâs peu d'ans Au-
guste. Emeu d'affection que i'ay de voir
telle, & luy voulant auancer du peu que
i'ay de puissance, ie m'en vay montrer à
toy, (lecteur studieux de la Poësie Fran-
çoise, mais encor peu auancé en icelle,)
tout ce que fait à l'art de ce qu'on appel-
le Ryme, le plus clerement & breuement
que faire se pourra.

*Qu'est ce que le François doit appeller
Ryme.*

CHAP. II.

L'Ancienne pauureté de nostre langue
Françoise, ou l'ignorance de noz ma-
ieurs, a fait, que ce que le Latin en la
fleur de sa lague appelloit, carme ou vers
& que le Grec deuant luy auoit nommé
metre, proprement & doctement tous
deux, a esté en l'exercice & en la lecture
de la Poësie Françoise vulgairement ap-
pellé iusques à presēt Ryme. Si tant passa
blemēt qu'il se puisse tolerer, certes moïs
proprement que le mot, Ryme, (que som